

Juin 2019

Recueil de nouvelles

Voisines, voisins

Textes créés, dans le cadre
du 4^e concours de nouvelles



Édito

Pour cette 4^e édition, la thématique du voisinage était à l'honneur. Les écrivains en herbe s'y sont donnés à cœur joie : voisins de palier, de chambre, de lit, de classe, de tombe, de cage... Voisinage inquiétant, bruyant, attrayant, qui fascine ou qui révolte, qu'on rejette ou qu'on attire... Le vieux acariâtre de voisin ou la jolie étudiante... Dans tous les cas, les voisins ne laissent pas indifférents, et peuvent parfois même s'imposer de manière brutale.

Le jury, composé de bibliothécaires, a trouvé le niveau général élevé et a été bien en peine de choisir trois textes à récompenser dans chaque catégorie, sur les 54 textes reçus cette année. D'ailleurs, cette année, quatre textes ont été récompensés chez les plus de 16 ans.

Félicitations à tous les participants d'avoir joué le jeu et laissé libre court à leur imagination, pour notre plus grand bonheur de lecteur. Rendez-vous dans deux ans pour la 5^e édition...

Les participants

- **Alain Crébois** - Les marrons glacés étaient dégueulasses
- **Amélia Ferreira** - Lettre à mon voisin
- **Anaïs Aït Aïssa** - Jeudi prochain
- **Annie Démarque** - M. Mufle, mon voisin
- **Annie Leroy** - Baby-sitting de course
- **Annie Rouault** - On a marché sur la pelouse
- **Axelle Reinholz del Missier** - Voisines, voisins
- **Benoit Sanna** - Emma
- **Capucine Kaelblen** - Derrière la maison des Cris
- **Catherine Bonnefoy** - L. et Y. Barange
- **Célestine Gileni** - Aline, la meilleure voisine
- **Chloé Nsoki Mia Nsi** - Un mystérieux voisin
- **Clément Mayot** - Tribulations vicinales
- **Colette Pichon** - La fête des voisins
- **Corinne Sorin** - Le pot d'or
- **Delphine Alenda** - Mamie sucette
- **Eléonore Sandron** - Voisine
- **Elsa Songis** - Voisines d'avant
- **Estelle Berthe** - Le secret du grenier
- **Françoise Brusciano** - Buvards bavards et compagnie
- **Françoise Hersaint** - Voisins pour une nuit, voisins pour la vie
- **Geneviève Paris** - Voisines-Voisins - À vous de jouer !
- **Gisèle Gobereau** - Les liens voisines-voisins, tout une chorale
- **Jean-Claude Lonka** - Une part essentielle dans une vie
- **Jeanne Hagneré** - À sens unique
- **Jean-Paul Chevalley** - La queue de cheval
- **Jérôme Jacob** - Peut-être ici, sans doute ailleurs
- **Julia Draghi** - Hello, Goodbye

- **Juliette Buthod** - Vengeance
- **Louane Taverson** - Narcisse
- **Marie Eллиq** - Irruption
- **Marie Masseur** - Voisines
- **Marie-Aude Lenain** - Intime(s) rencontre(s)
- **Marie-France Ochsenbein** - Ramenez sa fraise !
- **Marie-Hélène Treinen** - Le vieux
- **Maxime Vigoureux** - Nécessité n'a pas de loi
- **Mireille Héros** - Au bout de l'immonde
- **Ninon Audard** - 10, Rue de la Paix
- **Pascal Vigoureux** - Trouver le bonheur au voisinage de ma vie
- **Patrice Halleur** - Quatrième gauche
- **Paul Ameline** - Histoire de mes voisines et voisins à travers mes âges
- **Rachelle Tanfi** - Une enquête de voisinage
- **Roger Choanier** - Ma rue, mes voisins, mon village
- **Saï-Sanjivi Ramany Bala** - Le chemin de l'amitié
- **Samreen Ayaz Syeda** - Un esprit dans mon voisinage
- **Sandra Guérin** - Dominique
- **Sonia Dellong** - L'inquiétante disparition de Mme Glas
- **Stéphane Poirier** - Captive
- **Sumna Shah** - Mes voisins
- **Sylvain Naudet** - La dame en rouge
- **Thanuska Akilathevan** - Meilleurs amis pour la vie
- **Thusi Akilathevan** - La fille mystérieuse
- **Tiffany Quaranta** - Le voisin dans l'immeuble d'en face et son trop plein de sarcasme
- **Yuna Bourguignon** - Une affaire de famille

Lauréats

- **Catégorie + de 16 ans**

1^{er} prix : Jeudi prochain d'Anaïs Aït Aïssa

2^e prix : Captive de Stéphane Poirier

3^e prix ex-aequo : L. et Y. Barange de Catherine Bonnefoy

3^e prix ex-aequo : Peut-être ici, sans doute ailleurs de Jérôme Jacob

- **Catégorie - de 16 ans**

1^{er} prix : Vengeance de Juliette Buthod

2^e prix : 10, Rue de la Paix de Ninon Audard

3^e prix : Derrière la maison des Cris de Capucine Kaelblen

Sommaire

- **Plus de 16 ans**

P. 9 à 19 - **Jeudi prochain** d'Anaïs Aït Aïssa

P. 20 à 27 - **Captive** de Stéphane Poirier

P. 28 à 36 - **L. et Y. Barange** de Catherine Bonnefoy

P. 37 à 46 - **Peut-être ici, sans doute ailleurs** de Jérôme Jacob

- **Moins de 16 ans**

P. 48 à 56 - **Vengeance** de Juliette Buthod

P. 57 à 63 - **10, Rue de la Paix** de Ninon Audard

P. 64 à 71 - **Derrière la maison des Cris** de Capucine Kaelblen

Lauréats
Catégorie plus de 16 ans

Jeudi prochain

d'Anaïs Aït Aïssa

Par-dessus les bruits provenant de la rue, mélange subtil de moteurs, de klaxons et de voix entremêlées, j'entends que l'on tape à ma porte.

Elle est toujours ouverte, aussi entre-t-il sans que j'aie besoin de me lever. Une fois par semaine, il vient me voir pour prendre des nouvelles. Il s'appelle Quentin. C'est mon voisin. Et il est un peu... envahissant. Il passe me voir régulièrement, en général une fois par semaine. Honnêtement, je pourrais faire sans. J'aime être seule. Lui, non. Ne pas être très entourée me convient parfaitement, mais visiblement, ce n'est pas son cas. Je le soupçonne de se sentir seul. Je lui permets de combler le vide.

- Bonjour Gaëlle.

- Bonjour.

- Ça va aujourd'hui ?

Je hausse les épaules.

- Comme d'habitude, quoi, répond-il avec un sourire.

Il pose brièvement sa main sur mon bras, la retire, et se dirige vers le canapé, où il s'installe juste avant de s'exclamer :

- Ah, ça commence !

Il vient chaque jeudi soir regarder une série avec moi. Il me l'a proposé un jour, et je n'ai pas vraiment pu refuser : cela faisait déjà des semaines qu'il me proposait telle ou telle activité, et je refusais à chaque fois. Je commençais à me sentir mal à l'aise, injuste, désagréable à force de toujours trouver une excuse pour le renvoyer chez lui. Alors j'ai fini par céder. Au départ, je serrais les dents jusqu'à ce qu'il s'en aille, mais maintenant, je suis prise dans l'intrigue du feuilleton et finis par l'apprécier assez pour avoir hâte de voir la suite. Parfois, Quentin laisse échapper un rire ou un commentaire, et me demande mon avis sur ce qu'il vient de se passer. Il ne se laisse pas décontenancer par mon manque d'éloquence, il a l'air heureux d'être là. Et en un sens, ça me fait du bien à moi aussi, de savoir que je peux faire plaisir à quelqu'un en faisant si peu, en étant juste là.

À la fin de l'épisode, il pose sa main sur la mienne, me dit « à la semaine prochaine ! »

et s'en va en refermant doucement la porte derrière lui. Je me retrouve à nouveau seule, dans mon élément, à chercher le silence entre mes murs mal insonorisés.

Seule, je n'ai jamais l'impression de l'être complètement, dans cet appartement. Même si les fenêtres sont fermées, il y a toujours du bruit. C'est le lot de tout citoyen, certes, mais on ne s'y habitue jamais complètement, du moins pas moi.

Je sors rarement de l'appartement, travaillant depuis mon ordinateur, à la maison. Je suis traductrice. C'est le comble pour quelqu'un qui parle couramment cinq langues, de passer le plus clair de son temps chez soi et de ne jamais voyager plus loin que la boulangerie du coin.

Je suis installée dans une confortable routine où il y a peu de place pour l'imprévu.

Ma vie est réglée comme une horloge. C'est là que se trouve ma zone de confort, dans l'organisation, dans la répétition des événements, jour après jour, la sensation d'être

parfaitement en contrôle de toutes les situations. C'est ainsi depuis que je suis toute jeune, et ce malgré ce que ma mère me répétait tout le temps « Le destin nous rattrape toujours ». J'aime à penser que même si je ne cours pas très vite, je suis assez rusée pour prendre des chemins où il n'osera pas venir me chercher. Et jusqu'à présent, cela marche plutôt bien. Ma routine bien-aimée s'enchaîne, les jours, les semaines et les mois passent, entre le travail, mon petit quotidien d'ermite et le passage de Quentin.

Les semaines suivent leur cours et se ressemblent en tous points. Une nouvelle prend la suite, puis une autre. Nous sommes à nouveau mercredi soir, et cette fois, une pointe d'appréhension me picote la poitrine. J'anticipe l'arrivée de Quentin, face à laquelle je ne suis jamais totalement à l'aise, mais je relativise. Un peu de contact humain ne me tuera pas. Toujours un peu, ou franchement en avance sur le début de l'épisode, il arrive, me salue chaleureusement et vient s'asseoir près de moi. Au fil du temps qui passe, notre rencontre hebdomadaire me semble de moins en moins pénible. Je perds l'impression de me forcer à le côtoyer. Il est toujours aussi gentil et agréable. L'épisode s'achève, nous nous quittons, la semaine passe, et j'anticipe son arrivée, cette fois avec un soupçon de gaieté, sans nulle trace d'inquiétude ou d'agacement. Quelle drôle de sensation pour une introvertie... Je suis déjà installée devant la télévision, j'ai même acheté un sachet de chips et une bouteille de vin rouge pour l'occasion.

J'écoute d'une oreille distraite les quelques annonces publicitaires qui précèdent l'arrivée de notre série. Mais lorsque se lance la musique du générique, il n'a toujours pas toqué à la porte, vers laquelle je me tourne avant de la fusiller du regard, comme si elle était responsable du retard inexplicable de Quentin.

Ah, la revoilà. L'appréhension. Cette fois, sa source est différente, mais elle est toujours aussi virulente, si ce n'est plus. Pourquoi n'est-il pas là ? Pourquoi n'a-t-il pas prévenu ? C'est bien la première fois que je suis triste de me retrouver seule. Si l'on se posait la question de pourquoi est-ce que je mène une vie si isolée, la réponse est là. Il n'y a rien de bon à tirer d'autrui. Seulement l'incontournable fatalité d'être un jour trahi. L'épisode passe sans que je ne parvienne réellement à le suivre. Une fois la télé éteinte, je contemple l'obscurité en compagnie de mille questions. Le sommeil vient malgré tout, plus tardivement que d'ordinaire. Je m'endors sur le canapé et entame une nuit agitée. Je me réveille de très mauvaise humeur. Je saute le petit-déjeuner car je tarde à me lever – une entorse à ma routine quotidienne si bien établie. Comme par un fait exprès, j'ai beaucoup de mal à me concentrer, je fais des erreurs grotesques, je bute sur les mots alors que je les connais par cœur. Ma journée de travail est un calvaire. Dans l'après-midi, je développe une migraine. À peine ai-je terminé de travailler que l'on toque à la porte, mais cette fois, elle ne s'ouvre pas tout de suite – je ne la verrouille jamais, et on peut l'ouvrir de l'extérieur – ce qui me fait douter de la personne se trouvant derrière.

- Quentin ?

- Gaëlle, tout va bien ? Je peux entrer ?

- Oui... C'est à toi qu'il faut demander ça, dis-je d'un ton sec alors qu'il s'avancait dans la pièce.

- Oh, je suis désolé, tu sais. Je n'ai pas pu te prévenir, je n'ai pas eu le temps. J'ai eu quelques petits soucis à régler de mon côté.

- D'accord. Je comprends.

Le ton est plus froid que je ne le souhaite.

- J'espère que tu ne m'en veux pas trop de t'avoir laissée en plan, dit-il en baissant les yeux.

- Si.

Mon honnêteté figure au rang numéro un des traits de caractère qui rendent mon intégration dans la société particulièrement difficile.

Il s'avance lentement, s'arrête à quelques pas de moi. Je reste immobile sur ma chaise et le considère froidement, ne sachant plus trop quoi penser. Il a l'air réellement peiné.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

- Je ne vais pas te déranger. Je serai là jeudi prochain, je te le promets.

- Ah... Oui, oui, d'accord. Mais, tu ne me déranges pas, tu sais. Au début, si, mais...

Plus maintenant.

Il baisse la tête et s'en va.

Malgré moi, je suis bouleversée.

Jamais je ne l'avais vu si abattu. Il avait l'air d'aller mal – d'avoir mal. Même sa voix était faible. Et il est parti encore plus miné qu'il n'est arrivé. Est-ce de ma faute ? Je n'ai pas été très chaleureuse, voire même carrément distante. Il n'avait peut-être pas besoin de ça. Après tout, je conserve bien tous mes secrets et ne partage rien avec lui : comment puis-je lui reprocher d'en faire de même ? Je me sens tellement ridicule et injuste que j'enrage contre moi-même.

Décidément, les relations interpersonnelles ne me réussissent pas du tout. J'hésite même à lui dire de ne pas venir, mais je me rends compte que cela ne ferait que lui faire davantage de peine, et ce n'est pas ce que je veux.

Je replonge dans ma routine solitaire, et au bout de quelques jours, j'ai l'impression que tout est revenu dans l'ordre. Comme promis, il tape à la porte bien une heure avant que notre épisode ne commence. C'est la première fois qu'il vient si tôt, sans doute pour rattraper son erreur de la semaine dernière. Il a l'air d'aller mieux. Je ne lui pose aucune question car cela ne me regarde pas. Nous parlons de tout : du bruit qui nous entoure, celui des pas, celui des voitures en bas dans la rue, celui des voix qui portent au travers des murs de notre résidence, de ce que ça ferait de vivre ailleurs, loin, dans une maison avec un petit jardin. Je sens une certaine mélancolie m'envahir et je m'empresse de la chasser. Je suis soulagée lorsque la série débute, car il arrête de parler et de refaire le monde, il arrête de remettre en question, sans le vouloir, la routine que je prétends chérir, et je plonge avec lui dans un univers factice qui m'emmène aussi loin de mon quotidien que les rêves de mon voisin. Mais c'est moins douloureux, parce que ce que l'on voit à travers l'écran est totalement irréel. Je vois des dragons, des mages et des chevaliers, appartenant à un temps et à un univers tout autre. Je m'évade.

Quitter la réalité ne m'arrive pas souvent. Parfois, j'ai l'impression d'être clouée sur place. Les jours qui se succèdent se ressemblent tellement, je dois parfois vérifier que je ne suis pas figée dans le temps. Je n'avais pas cette impression, avant, c'est très récent, et très déstabilisant. Comme si une part de moi aspirait à autre chose – mais à quoi ? Certains événements m'échappent aussi, car ma vie est devenue si mécanique que je fais parfois les choses sans m'en rendre compte. Je sens que ma routine est profondément déstabilisée, mais je ne pense pas que ça ne concerne que Quentin. J'ai quelque chose à

voir là-dedans aussi. Un changement s'est opéré en moi.

L'épisode arrive à sa fin. Quentin prend appui sur le canapé avec ses bras, comme à chaque fois lorsqu'il s'apprête à se relever. J'essaye d'accrocher son regard et y parviens. L'insistance dans mes yeux fait naître une lueur interrogatrice dans les siens.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Je ...

Ne sais pas du tout comment formuler ça. Je déglutis. Mes joues s'empourprent. Je prie, je ne sais pas qui, pour qu'il comprenne ce que je veux sans être obligée de le demander à voix haute.

- Je serai là jeudi prochain, je te le promets. Si tu veux, je peux même passer plus tôt.

Il est merveilleux.

- Oui, ce serait sympa.

Il dépose une bise sur mon front et s'en va.

Un frisson me parcourt le dos. Je suis transie. Je fixe un point droit devant moi, béate, avant de me rendre compte de mon état. Je secoue la tête pour me sortir de cette torpeur. Il ne m'a pas dit quand il passerait. Je suppose que je n'ai qu'à me tenir prête, et attendre. Lorsque je vais me coucher, j'ai l'impression d'être l'une de ces adolescentes que j'ai toujours détestées à l'époque, surexcitées à l'idée de croiser le garçon de leurs rêves. Ce soir, pourtant, je n'en suis pas si loin.

Il était de retour le samedi. J'ai allumé la télévision pour meubler le silence au cas où, mais c'était inutile, nous avons passé une bonne partie de la soirée à échanger. C'est surtout lui qui parle, car je suis plus douée pour écouter, et ça tombe bien, car lui est très, très doué pour les mots. Il a beaucoup à dire, et il le dit bien. Il mène une vie très différente de la mienne : il voyage beaucoup, il rencontre plein de gens, il expérimente des modes de vie variés, il prend des risques.

- Je suis parti en Nouvelle-Zélande après six ans de boîte. J'étais dépressif, plein de thunes, mais la mort dans l'âme... Je n'arrivais pas à me dire que c'était ça, la vie, avoir du galon et des sous plein les poches, mais être une coquille vide sans vrai but personnel. Alors j'ai tout plaqué. J'ai pris un aller simple et j'y suis allé, parce que c'était mon rêve, et le reste se mettrait en place tout seul. J'ai absolument rien prévu.

- Et qu'est-ce qui s'est passé ?

- J'ai vécu brièvement à l'hôtel, ce qui a bien cassé mon budget. J'ai trouvé un petit job qui n'avait rien à voir avec ce que je faisais et j'ai loué un appartement. Au début, c'était génial : la beauté du pays, la gentillesse des gens, la nature, la plongée sous-marine, le soleil... Et puis la routine est revenue. J'avais changé de cadre, mais pas de vie. Très vite les mêmes problèmes sont revenus, l'argent, l'ennui. Alors je suis parti à nouveau. J'ai fait plusieurs pays comme ça, j'y allais, le temps que ça passait, puis j'allais ailleurs.

- Pourquoi tu es revenu ici ?

- Mon père est décédé. Je n'étais pas là pour lui dire au revoir. Depuis, j'ai peur de repartir.

Je ne sais pas quoi répondre. Un long silence s'installe.

- On ne se rend vraiment compte de la valeur de ce que l'on a, qu'une fois qu'on ne

l'a plus. Grand classique de la nature humaine, hein ?

- Oui... Je suppose. Je suis désolée, Quentin.

Il pose sa main sur la mienne. Je n'ai pas peur. Je sais qu'il ne me fera rien. Il sourit, mais son regard est si triste ... Je croyais que Quentin était un bon vivant, un épanoui, mais en fait, j'ai l'impression qu'il souffre encore plus que moi. J'ai très envie de poser ma main sur la sienne aussi, mais je ne veux pas qu'il réagisse mal, ou qu'il interprète mal. Je me sens impuissante.

- Merci pour cette soirée Gaëlle. C'est toujours un plaisir.

Il me fait la bise, sur la joue, et s'en va.

Une fois seule, je me mets à pleurer. Sans un bruit, sans un geste, mais c'est incontrôlable. Je m'endors ainsi, et me réveille avec une splendide migraine. Je ne suis absolument pas productive. Je passe une bonne partie de la journée à contempler la rue en contrebas, les gens qui se pressent sous la pluie, la lumière des voitures dans les flaques. Dès le début de soirée, je guette le retour de Quentin. Mais je n'entends jamais sa clé tourner dans la serrure, ni sa porte se refermer. Il doit être sorti.

Le lendemain, j'attends aussi son retour, mais il ne vient pas.

Le surlendemain non plus.

Et mercredi, toujours pas de Quentin.

Je sors quand même sur le palier, tape à sa porte, mais il n'est pas là. Je rentre chez moi et l'attends.

Une semaine passe sans que j'aie de nouvelles de lui. Jamais le temps ne m'a paru passer si lentement – c'est un cauchemar, une véritable torture. Je suis si inquiète pour lui. Je ne comprends pas pourquoi il disparaît comme ça. Il n'y a que nous deux sur le palier, et je ne pense pas que nos voisins du dessus ou du dessous pourraient m'aider. J'ai très envie d'aller leur demander, mais je me ravise, et m'enferme chez moi. J'ai peur qu'il soit parti, vraiment parti, ailleurs, parce que cet endroit ne lui plaisait plus. Mais il m'aurait quand même dit au revoir... Non ?

Le dimanche, en milieu d'après-midi, il réapparaît. Mais ma porte est exceptionnellement verrouillée. Il tape très doucement, d'une façon qui ne lui est pas propre. Je l'entends à peine depuis le palier. Je déverrouille la porte et passe la tête dans l'entrebâillement, sans l'ouvrir entièrement.

- Salut Gaëlle.

Ce n'est pas Quentin.

C'est un homme très faible, pâle, amaigri que j'ai devant moi. Il a les yeux violacés et creusés par des cernes profondes. Ses lèvres sont bleues. Il est malade.

- J'ai quelque chose à te dire.

Je m'efface pour le laisser entrer. Il s'assoit lourdement dans le canapé. Je me précipite auprès de lui.

- Dis-moi tout.

- Je... J'ai un cancer.

Ses yeux se remplissent de larmes. Il les lève vers moi, et son chagrin me transperce instantanément.

- Où ?

- Tumeur du genou gauche.

Il saisit ma main, je serre la sienne. C'est donc pour ça qu'il n'a pas poursuivi sa vie d'aventurier. C'est pour ça qu'il est enraciné ici. C'est pour ça qu'il disparaît, parfois, et c'était ça qui était si difficile à expliquer. Tout tombe sous le sens. Je ne lui en veux plus du tout.

- On affrontera ça ensemble. Je suis là. Je suis toujours là. Tu sais où me trouver.
- Oui, renifle-t-il. Oui. Merci.

Il m'enlace. Nous restons un long moment ainsi. Je ferme les yeux, mais mes paupières ne remplissent pas leur rôle de barricade : les larmes déferlent sur mes joues. Je le serre un peu plus fort contre moi, histoire de recoller les morceaux de son être qui se sont brisés face à cette sinistre nouvelle. Il se redresse, me contemple un moment, et m'annonce qu'il va rentrer se reposer. Je le raccompagne devant chez lui, insiste pour qu'il n'hésite pas à venir me voir, et nous nous quittons.

Je m'attends à ne pas le voir avant longtemps. Je ne saurais décrire la puissance du chagrin qui m'envahit. Pour la première fois, mon appartement me semble froid, menaçant. Le silence et la solitude me mettent mal à l'aise. Alors je sors.

Je descends les escaliers et me retrouve en bas de la résidence, où deux personnes discutent pendant que leurs enfants font de la trottinette sur le trottoir. Ils habitent ici. Ils me saluent, et pour une fois, je fais de même, ce qui a l'air de les surprendre. Je reste là, immobile, les bras croisés, malhabile. Je sens leurs regards sur moi. Ils murmurent, mais je ne saisis pas ce qu'ils disent. L'un d'eux s'approche.

- Excusez-moi, c'est vous qui habitez en face de chez Monsieur Mesa ?
- Oui, pourquoi ?
- On l'a croisé tout à l'heure, il n'avait pas l'air d'aller très bien...
- En effet.
- C'est grave ?
- Je ne peux pas vous parler de ça à sa place... Mais...

Je hoche la tête. L'homme se redresse avec un énorme soupir. L'autre me dévisage comme s'il guettait une solution.

- Il est si jeune, murmure-t-il.
- Croyez-moi, j'aimerais pouvoir faire quelque chose.
- On aimerait tous.

Ils s'éloignent pour suivre leurs enfants, puis l'un d'eux se tourne vers moi.

- Passez à l'occasion, si vous voulez, au 83. Quand ça ira mieux.

Je lui offre un sourire sincère et lui fais signe en guise d'au revoir.

Incroyable.

Suis-je passée à côté de tous un tas de Quentins à force de m'isoler et de m'imaginer le pire ? Peut-être que tous les humains ne sont pas des monstres égoïstes. Peut-être que c'est moi, le monstre égoïste. Je dois corriger ça. Hélas, pour le moment, mes pensées sont si focalisées sur le bien-être de mon cher voisin que j'ai du mal à me projeter sur autre chose. Mais dans l'immédiat, je ne peux qu'attendre.

C'est donc ce que je fais.

Je me concentre sur l'instant présent, et j'ai l'impression d'être figée dans la glace. J'étouffe. J'angoisse. Mon esprit carbure et se pose des milliers de questions, surtout orientées vers Quentin. La solitude ne m'apporte plus la quiétude et la satisfaction

habituelles. Par moments, mon cœur s'emballe sans raison apparente, les bruits autour de moi, dans la rue, chez les autres résidents, me paraissent assourdissants. Je me sens très bizarre.

La nuit, je rêve et je cauchemarde, je m'agite beaucoup. J'ai souvent l'impression d'être victime d'hallucinations sonores. Je me réveille en sursaut et en sueur avant de replonger immédiatement dans un sommeil perturbé. Il se passe beaucoup de choses que je ne comprends pas. Cela dure pendant des semaines et des semaines.

Un soir, vers 20 h, on tape timidement à ma porte. Mon cœur s'emballe et je sens l'espoir le faire palpiter, mais je sais parfaitement que ce n'est pas lui. C'est l'un des hommes que j'avais croisé récemment, avec les enfants – le 83. Il n'ose pas rentrer et me regarde par l'entrebâillement de la porte.

- Bonsoir Mademoiselle...

- Bonsoir !

- Je... Je ne veux pas vous déranger... Juste pour vous dire que j'ai eu des nouvelles de Monsieur Mesa. Il devrait bientôt être de nouveau capable de sortir.

- Bonne nouvelle ! Merci de m'avoir tenue au courant.

- Je vous laisse tranquille.

Sur ce, il s'en va. Je suis soulagée, détendue même, et cela me permet de passer une bonne nuit réparatrice, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un moment.

Deux semaines et demie après le début de son nouveau traitement, Quentin tape à la porte. Je sais que c'est lui, cette fois, j'en suis persuadée. Il entre sans attendre, et je ressens tout de suite une très nette différence entre celui qu'il était avant, et celui qu'il est maintenant. Il est visiblement abattu, très fatigué, amaigri, il a perdu ses cheveux et porte un bonnet, mais il est là et c'est l'essentiel.

- Je suis très contente de te voir ! dis-je.

- Moi aussi.

Nous nous faisons la bise et restons un moment à nous regarder, sans rien dire.

- Ça se passe bien ? finis-je par demander.

- Plutôt bien, pour l'instant. Ça pourrait être pire, disons. Les semaines à venir vont être cruciales.

- Je crois en toi. Tu vas t'en sortir.

- Je vais m'en sortir. Et toi aussi.

Je souris bêtement, et au fur et à mesure que ses mots tournent dans ma tête, mon visage se teinte d'incompréhension.

- Qu'est-ce que...

- Je dois te laisser, Gaëlle, je suis épuisé. Je reviens très vite.

- Mais, attends...

Il se lève.

- Quentin ? Quentin, pourquoi tu...

Il est parti.

Un très léger spasme secoue mon corps.

Que vient-il donc de se passer ? Pourquoi a-t-il dit ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et pourquoi est-il parti comme ça, si vite ? La colère me submerge en un rien de temps. Mon cœur s'emballe et fait tambouriner mes tempes. J'ai l'impression d'avoir la gorge

complètement sèche, j'ai envie de hurler mais une grosse boule m'empêche de formuler le moindre son. L'accès de rage dure un moment, et me laisse épuisée, vidée et surtout, très triste. Puis, après un moment à m'interroger sur le comportement étrange de mon voisin, je relativise. Il a vécu des moments très durs, ces derniers temps. Il n'est pas lui-même, il est épuisé. Je suis trop dure avec lui.

La routine est totalement brisée, désormais, mais cela ne me fait plus rien. Il passe en coup de vent, n'importe quand. Dans les bons jours, il reste à peu près une heure, souvent, il ne tient que quelques minutes. J'essaie encore et toujours de garder à l'esprit qu'il est parfaitement concevable que Quentin soit différent. Mais parfois, je le trouve tout simplement étrange. Ce qui s'est passé la dernière fois se reproduit : nous parlons, mais j'ai souvent l'impression qu'il ne m'entend pas. Comme s'il faisait un monologue. Et surtout, je ne parviens pas à obtenir des explications sur ce qu'il a dit : « *Je vais m'en sortir. Et toi aussi* ».

- Quentin, tu faisais référence à quoi l'autre jour ? De quoi je suis censée me sortir ?

- Ne t'affole pas, Gaëlle. Ça prendra le temps que ça prendra. Je ne suis jamais loin, de toute façon. Et je veux que tu saches, ajoute-t-il en prenant mes deux mains dans les siennes, que si pour d'obscures raisons je venais à partir d'ici, je reviendrais te voir. Je ne te laisserai pas tomber comme ça. Tu es ma voisine préférée.

Il dépose le plus doux des baisers sur mon front. Je suis complètement perdue.

- C'est pas compliqué, je suis ta seule voisine. Pourquoi tu veux pas répondre ?

- Ne te fâche pas...

- Mais c'est agaçant, à la fin ! Tu parles de mon introversion, c'est ça ? J'ai fait des progrès, regarde, j'arrive à te supporter de plus en plus longtemps !

Il rit doucement, et étouffe un bâillement énorme.

- Je ne m'ennuie pas, avec toi, tu sais. Mais il est temps que j'aille me reposer.

Encore...

Il pousse un soupir, et ne cherche pas à l'étouffer, celui-là. Péniblement, il se lève et clopine jusqu'à la porte d'entrée. Il marque un temps d'arrêt, se retourne vers moi, hésite à ajouter quelque chose et s'en va.

La nuit venue, je m'endors assez rapidement, pour plonger dans le sommeil le plus agité que j'aie jamais expérimenté. Ce ne sont ni des rêves, ni des cauchemars, mais des flashes, des images précipitées et mises bout à bout dans le plus grand des maelströms, sans avoir le moindre sens. Je vois Quentin, je vois le 83, je vois la télé, le feuilleton, le bol de chips sur la table basse. J'entends les coups contre la porte et les bruits de pas, sans rien voir d'autre qu'une obscurité impénétrable. Puis je vois des murs gris, une porte bleu pâle, la télé, mais cette fois, elle n'est pas posée bien sagement sur son meuble : elle lévite. J'entends des sons aigus, stridents, des vibrations, des bruits de pas. Pour finir, je le vois lui, la douce expression de pure bienveillance qui le caractérise si bien illuminant son visage d'une aura chaleureuse. Je me réveille avec la coiffure la plus improbable de ma vie et une sacrée migraine. Je gémiss et ouvre les yeux.

Du moins j'essaie. Mais rien ne se passe.

J'essaie de me retourner, de bouger les bras. Impossible. La panique s'empare immédiatement de moi. Mon dos se retrouve rapidement trempé de transpiration. Mon cœur bat si vite que je crains qu'il ne transperce ma poitrine. Je lutte, pendant ce qui me

semble durer une éternité. Je ne sais plus vraiment si je suis réveillée ou encore en train de délirer. Au bout d'un moment, je suis tellement épuisée que cela n'a plus d'importance. Je renonce complètement, je cesse d'essayer de bouger ou d'ouvrir les yeux.

Les bruits se font assourdissants.

Depuis ma chambre, je les entends comme si je dormais dans la rue. Les bruits de pas, les voix, les notifications de téléphone. Je m'agite, mais la nuit que j'ai passé m'ayant plus fatiguée qu'autre chose, je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux, et encore moins envie de me lever. Je me sens enfin à peu près confortable dans mon lit, j'ai encore envie de dormir.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je... Je ne sais pas...

- Gaëlle ?

Quentin ?

Mes yeux refusent encore de s'ouvrir.

Pourtant, derrière mes paupières closes, je vois plein de choses. Toujours les mêmes. La télé, la porte, le bol de chips, la télé qui flotte, la porte, une autre télé, avec une ligne discontinue qui monte et qui descend et un chiffre affiché en vert qui n'a de cesse de grimper. Et ces bips suraigus et assourdissants. J'ai soudain très mal au palais, à la gorge aussi, et j'ai du mal à respirer. Les mêmes images défilent à une vitesse vertigineuse derrière mes paupières closes, mon cœur s'emballe à nouveau.

- Gaëlle, n'ayez pas peur...

Pourquoi tu me vouvoies, Quentin ?

- Tout va bien.

Quelque chose est coincé dans ma gorge, je n'arrive pas à ouvrir les yeux, je suis en train d'étouffer, mais tout va bien ? On se fout de qui, là ? Et puis... Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fiche ici ? Pourquoi il y a quelqu'un dans ma chambre ?

- C'est toi, Quentin ? Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu fabriques ? Qu'est-ce qui...

QU'EST-CE QUI SE PASSE ? POUR UNE FOIS EST-CE QUE TU VEUX BIEN ME REPONDRE ? QU'EST-CE. QUI. SE PASSE ?

Mes yeux sont grands ouverts, mais je ne vois rien. Puis, après ce qui me semble être une éternité, une lumière blanche aveuglante remplit la pièce. Un son strident me rend presque sourde. J'entends des bruits de pas précipités et une porte qui s'ouvre à la volée. Quentin.

- Doucement, Gaëlle.

Il est penché au-dessus de moi. Je vois très flou. En face de moi, la télé lévite toujours. Apparemment, je ne suis toujours pas sortie de mon délire.

- Vous devez être un peu désorientée. Je m'appelle Nicolas. Vous êtes à l'hôpital, mais ne craignez rien, vous n'êtes pas en danger. Je veille sur vous.

Il prend ma main. La perplexité et la confusion sont à ce stade indéfinissables. Je ne comprends rien. Il serre ma main dans une douce tentative de me ramener à la réalité et de me rassurer.

- Vous m'entendez, Gaëlle ? Serrez-ma main si vous m'entendez.

J'obéis. Je me mets instantanément à pleurer, mais je n'émetts aucun son. Je suis à l'hôpital ? Pourquoi ? Je ne me souviens de rien. Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Je suis...

- Vous vous réveillez d'un très long coma, Gaëlle. Je vais tout vous expliquer. Les mots rentrent par une oreille et ressortent par l'autre. Quentin n'est pas là. Il n'a jamais été là. Entre mon aventure psychique et cette froide réalité, tout est mélangé dans mon esprit, et la seule chose que je suis certaine de ressentir, c'est le désespoir profond de réaliser qu'il n'existe pas. Douloureusement, tout rentre dans une certaine logique : le bruit constant, celui des pas, des voix, les murs mal isolés, la sensation d'être prisonnière d'une routine que je m'imposais malgré moi, mais sur lequel je n'avais en fait aucun contrôle... Mon esprit a concocté un curieux mélange détonant entre ce qu'il croyait être en train de se passer, et ce qui se déroulait vraiment. Je ne me souviens pas si je suis vraiment traductrice ou pas. Je ne me souviens de rien, hormis mon prénom. Soudain, on tape à la porte. Ce son est si familier et lourd de sens, l'entendre me brise un peu plus le cœur, comme s'il n'était pas assez émiétté. Un homme entre. Il est assis dans un fauteuil roulant. Il est jeune, mais le vécu lui donne une décennie ou deux de plus. Il est affaibli et se tient légèrement courbé mais son regard pétillant de vie et un sourire en coin lui donne un air malicieux. Il me regarde avec une affection débordante. Est-ce le médecin ? Il s'approche de moi. L'infirmier me lâche la main. Il est mon seul et unique repère ici, et j'essaye de le retenir, mais je suis trop faible pour ça. Je le regarde avec désespoir. En guise de réponse, il m'offre un sourire plein de chaleur et de compassion. L'homme inconnu s'assoit au bord de mon lit. Méfiante, je l'observe et essaye de me faire la plus petite possible.

- Allons, Gaëlle ... Un peu de contact humain n'a jamais tué personne. Il prend ma main. Je le regarde faire. Mes yeux s'arrondissent. L'infirmier se rapproche discrètement et enlève le tube qui me martyrise la gorge afin que je puisse parler.

- ... Quentin ?

- Oh, Gaëlle !

Il m'enlace. Mes joues sont rapidement trempées de larmes. Quentin a toujours été là. Il a toujours été mon voisin. Seulement, nous n'habitons pas une résidence dans une rue bruyante, mais de froides chambres dans un hôpital bondé. Les bruits de pas étaient ceux des infirmiers qui s'occupaient de nous jour après jour, sans relâche. Les bruits stridents provenaient des nombreux appareils autour de moi. La télévision n'a jamais lévitité, mais était simplement fixée en hauteur, face à mon couchage. Il y passe une rediffusion d'un épisode que nous avons regardé ensemble.

Nous restons un moment ainsi. Un long, doux, parfait moment. Puis, après avoir mutuellement retrouvé nos esprits, il s'absente quelques minutes et revient avec deux hommes, une femme et trois enfants. Le 83 – la chambre, pas l'appartement – et ses amis. Je ne sais pas pourquoi ils sont là, je ne sais pas quel malheur les a amenés ici, mais je sais qu'ensemble, nous avons construit un peu de bonheur malgré les horreurs que le destin avait en réserve pour nous tous. Quentin m'explique.

- Tu es arrivée quelques semaines après moi. J'étais content de faire ta connaissance, parce qu'au moins, avec toi, je pouvais discuter sans me faire chasser, après tout, tu étais coincée avec moi, tu n'avais pas le choix...

Tout le monde ricane.

- Je venais regarder ma série ici, avec toi. On savait que tu étais consciente parce

que sur le moniteur, il y avait des variations quand on te parlait, quand on te touchait... Le médecin ne voulait pas que je t'épuise non plus, alors parfois, je te laissais tranquille. Et il y a eu mes opérations, mes traitements, qui m'ont retenu de temps à autre ...

- Mais tu es toujours revenu.

- Bien sûr ! Je n'allais pas te laisser.

Je lui serre la main aussi fort que je peux – c'est-à-dire, à peine. Je l'incite à se rapprocher de moi en tirant un peu sur son bras. Il prend appui sur le lit et s'y assoit maladroitement, et penche son visage vers moi. Je ferme les yeux, mais cela ne suffit pas à retenir mes larmes. Je lève un peu la tête, et murmure au creux de son oreille.

- Tu es le meilleur voisin du monde.

Il m'enlace, avant de se rasseoir dans son fauteuil, les yeux débordant d'affection.

Sereine, émue, heureuse en dépit des circonstances, je regarde chaque visage autour de moi et n'y trouve que de l'amour. Quentin est là, sa main est dans la mienne et il n'est pas prêt de la lâcher. Je n'ai pas bougé de mon lit depuis des mois, mais j'ai l'impression de revenir d'une sacrée aventure. J'ai l'impression d'avoir appris beaucoup, et en même temps, tout oublié. J'ai tout perdu et en même temps tout retrouvé. Je suis maudite et bénie à la fois.

Je n'ai aucune idée de quel jour, quel mois, quelle année nous sommes. Je ne sais même pas où j'habite ! C'est très curieux, mais ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'un autre foyer que celui-ci. Pour l'instant, cet hôpital est mon monde, cette chambre est ma maison, ces gens sont mes voisins.

Et je ne pourrai espérer en avoir de meilleurs.

Captive

de Stéphane Poirier

Trevor était allé cueillir des fleurs sauvages pour sa petite amie dans le champ en friche. Il n'en connaissait pas le nom, mais s'arrangeait toujours pour faire de beaux bouquets. Il y avait des fleurs à perte de vue au milieu des herbes folles et Trevor avait passé une demi-heure au milieu du champ à choisir les plus belles. Cette parcelle n'était jamais fauchée et la végétation lui arrivait à la taille. C'était le printemps et il avait vingt ans. Le ciel était bleu et des tas d'insectes grouillaient. Trevor cherchait un boulot pour se mettre en ménage avec sa copine Irina, mais en attendant, il vivait chez sa mère dans une maison en briques rouges au cœur d'un ancien quartier ouvrier. Il n'était pas le seul à être sans emploi. La plupart des gens du coin étaient dans la même situation. Un climat de résignation s'était installé au fil des ans depuis que les usines avaient fermé. Les hommes passaient du temps au café et quand le temps le permettait, des attroupements se formaient dans la rue. Les voisins discutaient entre eux, pendant que les gosses s'amusaient les jours sans école, ou le soir, une fois les devoirs terminés. Tout le monde cherchait en permanence une idée pour se faire un peu d'argent. Quelques heures de travail par-ci par-là pour améliorer le quotidien. Les opportunités étaient de plus en plus rares et on devait souvent se contenter des minimas sociaux. Trevor n'avait jamais pensé à partir. D'autres l'avaient fait, mais quand ils revenaient en visite le week-end ou un peu plus longtemps pour des congés, ils ne semblaient pas plus heureux. C'était partout pareil et Trevor était chez lui, stupidement attaché au malheur de ceux, qui comme lui, étaient nés et vivaient ici. Il aurait eu l'impression de les trahir en quittant la région. Il ne connaissait personne ailleurs et n'avait pas envie de se retrouver seul. Il se sentait en famille dans son bled où les gens l'aimaient. C'était son foyer, un clan qui se chamaillait souvent, mais qui savait se serrer les coudes en cas de coup dur.

Irina apprenait la coiffure. Elle était en dernière année et allait passer son brevet. Elle était en partie à l'école et le reste du temps dans un salon d'une petite ville proche. Ça lui plaisait et elle coupait les cheveux de Trevor et de sa mère. Elle s'occupait aussi de ses parents, frères et sœurs, oncles et tantes, cousins et cousines. Elle coiffait à peu près tout le monde dans la cité ouvrière. Des marmots aux vieillards. Elle ne demandait pas d'argent et chacun donnait ce qu'il pouvait. En plus de se faire la main et un peu de sous, elle était heureuse d'embellir les gens, et par ricochet, d'égayer un tant soit peu leur vie.

Irina avait toujours dit qu'un jour elle aurait son salon, mais elle savait qu'elle devrait travailler chez d'autres pour apprendre son métier et économiser pour construire son rêve. Elle vivait chez ses parents et y était bien. Son père tenait le café du village et il était un des seuls pour qui les affaires se maintenaient. Il ne se faisait pas une fortune. Avec la crise, les habitués consommaient souvent à crédit, mais il ne savait pas dire non. Sa femme lui reprochait souvent sa faiblesse de caractère, ou ce qu'elle appelait parfois un trop plein de gentillesse. Le père d'Irina en était conscient. Il savait

aussi que son bistrot était un peu comme l'arche de Noé. Un refuge où on trouvait de drôles d'espèces d'hommes et de femmes qui se réfugiaient là pour échapper, pendant quelques heures, au déluge d'une vie hostile qui ne les laissait jamais en paix.

Les ardoises des clients s'étaient allongées avec les temps difficiles, mais le père d'Irina, même s'il lui arrivait de fixer un ultimatum à certains, n'avait jamais pensé non plus à tirer le rideau de fer. Ça reviendrait à enterrer définitivement le village et il ne voulait pas être celui qui conduirait le corbillard. C'était un brave type, et la mère d'Irina, une femme de cœur qui devait faire tourner le foyer. Et même si elle râlait souvent, pour rien au monde, elle n'aurait voulu d'un autre homme.

Les parents d'Irina connaissaient Trevor depuis qu'il était venu au monde, et depuis qu'il était le petit ami de leur fille, ils le considéraient comme un de leurs enfants. Trevor et Irina étaient ensemble depuis déjà six ans. Les deux familles vivaient dans la même rue et il n'y avait que quelques maisons qui séparaient Trevor et sa mère de la famille nombreuse d'Irina. Les parents, six gosses de sept à vingt ans et la grand-mère paternelle. Irina était l'aînée. Ils vivaient tous ensemble. Les trois petits dans une même chambre. Et les trois grands dans une autre. Les parents avaient la leur et la grand-mère avait son lit dans un ancien cagibi aménagé au mieux. Personne ne s'en plaignait. Ils s'engueulaient de temps en temps par trop de promiscuité, mais ils se disputaient comme ils s'adoraient, avec passion et amusement. Trevor y déjeunait ou y soupaient souvent et parfois, les parents d'Irina invitaient aussi la mère de Trevor. Il y avait un va-et-vient constant entre les deux maisons, surtout au retour des beaux jours, et il était fréquent de voir Irina avec sa famille au complet, marcher sur le trottoir, les bras chargés de nourriture pour aller partager le repas chez la belle famille.

Le barbecue allait recommencer à fumer avec le printemps, et si le temps le permettait, les soirées allaient à nouveau s'éterniser dans les jardinets. On entendrait des rires, des blagues fuseraient entre deux coups de gueule révoltés. Et quand la fraîcheur de la nuit finirait par donner le signal du départ, chacun rentrerait chez soi le cœur plus léger.

Trevor espérait que les choses s'arrangeraient. Il se demandait aussi si les fleurs tiendraient jusqu'au soir. Il les avait mises dans un vase rempli d'eau fraîche. Il regrettait de les avoir cueillies le matin, mais il s'était senti tellement mal en se réveillant qu'il avait eu besoin de faire tout de suite quelque chose pour soulager sa conscience.

Il était assis sur le muret devant la maison de sa mère. Le soleil s'était voilé et le paysage ressemblait à une photo sous-exposée, beaucoup trop sombre. Il voyait au loin les imposantes cheminées d'usine qui ne fumaient plus depuis longtemps. Trevor avait froid en tee-shirt. Il fumait une cigarette. Il n'aurait pas dû dire à Irina qu'elle avait grossi. Il lui avait dit gentiment. C'était un compliment, car il l'avait toujours trouvée un peu maigre. Il avait été maladroit. Il lui avait fait de la peine et Irina s'était aussitôt inquiétée. Il avait tenté de se rattraper en lui disant que ça se voyait à peine et qu'elle était encore plus jolie un peu plus ronde, qu'il la préférait avec des formes. Irina avait blêmi et avait commencé à palper son corps. Elle avait pincé un peu de chair sur son ventre et tâté ses fesses. *Je vais faire attention*, elle lui avait répondu. *Tu me trouves vraiment grosse?*

Trevor s'était débattu pour se tirer de ce mauvais pas. Il lui avait répété qu'elle était

magnifique, mais elle avait voulu rentrer chez elle alors qu'ils avaient prévu de passer la soirée ensemble. Elle était fatiguée et avait mal au ventre.

Trevor en avait parlé à sa mère qui l'avait traité d'idiot, et loin de l'apaiser, lui avait appris qu'on ne disait jamais à une femme qu'elle avait grossi ni qu'elle avait l'air fatigué. Ça revenait à dire qu'elle était moche. Trevor avait mal dormi. Irina n'avait pas répondu au SMS qu'il avait envoyé pour lui souhaiter bonne nuit ni à ceux balancés dans la journée. Il ne savait pas comment se faire pardonner. Il se demandait si les fleurs suffiraient et il avait la boule au ventre. Malgré le ciel grisâtre et le vent du nord qui s'était mis à souffler, il n'arrivait pas à retourner dans la maison. Sa mère travaillait et il n'avait pas envie de se vautrer devant un téléfilm ou de jouer à la console. Il était devant la baraque à se demander ce qu'il pourrait faire de plus. Quand il était tracassé par quelque chose, sa vie se noircissait rapidement et son mal-être exhumait aussitôt ses autres problèmes. Il se demandait s'il arriverait un jour à trouver du travail. Irina était tellement jolie qu'elle pouvait avoir tous les mecs qu'elle voulait. Trevor se sentait petit et ridicule.

Il rentra précipitamment. Il avait aperçu la mère d'Irina sortir de chez elle avec son caddie. Elle devait se rendre à la supérette et Trevor n'avait pas envie de se retrouver face à elle.

L'intérieur de la maison était sombre. Il attendit que la mère d'Irina soit passée devant chez lui et qu'elle se soit éloignée pour allumer. Il s'était caché derrière le rideau du salon. Trevor croisa son reflet dans le miroir du buffet. Il portait un jean et un tee-shirt informe. Il alla chercher une veste de survêtement dans sa chambre. Il l'enfila et mit de l'eau à chauffer pour se faire un thé. Il se demandait où il pourrait trouver de l'argent. Il avait promis à Irina de l'emmener en week-end au bord de la mer. Ça faisait plus d'un an qu'il lui avait offert cette promesse, mais il n'avait pas un rond pour les billets de train. Encore moins pour deux nuits d'hôtel. Il avait déjà pensé à vendre du shit. Un de ses copains le faisait et il vivait comme un roi. Il lui fallait juste trouver l'argent pour acheter la came et se dégoter les premiers clients. Ce ne serait pas dur dans le coin. Les gens avaient besoin d'oublier leur vie, de fausser compagnie à cette pesanteur qui leur écrasait le dos en permanence. C'était la recette du bistrot et de l'alcool qu'on y servait. Mais il y avait de la place pour tout le monde, se dit Trevor. Lui aussi avait le droit de se lancer dans les affaires. Il était soudain nerveux. Il avait déjà pensé à aller en Hollande pour ramener ce qu'il fallait et cultiver lui-même son herbe. Ça pouvait marcher. Il y avait le cabanon au fond du jardin qu'il pourrait aménager, mais ça coûtait cher. Rien que l'achat des lampes et la facture d'électricité. Il ne voulait pas mêler sa mère à son business. Il avait plus peur pour elle que pour lui et ne voulait pas lui causer plus de soucis. Il commença à se ronger les ongles. C'était une bonne idée, mais il ne voulait pas finir en taule.

Irina avait demandé à ses copines de coiffure pour son poids. Elles l'avaient toutes rassurée et s'étaient entendues pour dire que les mecs étaient lourds avec ça. Que même les plus moches s'imaginaient au bras d'un top model. Puis elles étaient allées se remaquiller dans les toilettes.

Irina était rentrée le soir avec le visage chiffonné, mais Trevor qui avait bien écouté sa mère évita de lui dire qu'elle avait une tête fatiguée. Elle l'avait remercié pour les fleurs

et ils s'étaient embrassés et pelotés dans la chambre de Trevor jusqu'à ce que sa mère rentre du travail. Mais Irina était là sans l'être. Elle n'avait pas voulu rester dîner avec eux. Elle avait des cours à réviser pour le lendemain. Trevor avait mangé avec sa mère devant les jeux télévisés. Elle lui avait demandé si les choses s'étaient arrangées avec sa copine et il lui avait dit : oui. Puis il s'était enfermé dans sa chambre pour lister sur la toile les différentes variétés de cannabis. Rien que les noms lui dilataient les narines. Royal Moby, Power Flower, Royal Caramel, Northern Light et d'autres encore. Trevor tira une boîte en bois de sous son lit et l'ouvrit religieusement. Il en sortit un sachet d'herbe et des feuilles à rouler pour se faire un joint. Après avoir éteint sa lampe de chevet, il l'alluma en se laissant tomber sur son lit, les yeux dans un nuage.

Trevor alla voir son copain dealer le lendemain. Il discuta avec lui cinq minutes. Il entreprit ensuite de trouver le maximum de gens qu'il connaissait. Il en interpella dans la rue. En trouva d'autres au café et termina par frapper aux portes des maisons où on le fit entrer. Il restait à peu près une dizaine de minutes à chaque fois et avant de repartir, il ramassait les quelques billets qu'on lui donnait et notait la somme dans un carnet, comme il l'avait fait dans la rue et au café depuis le début de la matinée. Trevor avait le sourire. Il se sentait prêt à soulever des montagnes. Il faisait ça pour Irina. Il aspirait à une vie meilleure.

Quelques jours plus tard, les choses étaient revenues à la normale avec sa petite amie qu'il appelait souvent sa femme. Les mauvais mots semblaient oubliés, même si Irina mangeait moins. Elle était redevenue câline. Elle passait la main dans les cheveux de Trevor et lui déposait des petits baisers partout sur le visage au moment où il s'y attendait le moins. Il râlait pour la forme et lui disait d'arrêter. Il lui répétait dix fois par jour qu'elle était belle et qu'il l'aimait. Il lui promettait qu'elle serait heureuse avec lui et Irina répondait qu'elle le savait.

Trevor avait mis tout le quartier dans la confiance. Il avait confiance dans les gens du coin. Il avait laissé tomber l'idée du cabanon, trop petit. Il s'était dégoté un ancien local de réparation de vélos dans une rue perpendiculaire et après avoir obstrué les fenêtres avec de vieux journaux, il s'y enfermait avec des potes. On entendait cogner toute la journée. Et rire et s'engueuler. Les habitants du quartier passaient de temps en temps. Ils apportaient des bières et de quoi manger. Ils se relayaient aussi pour faire le guet. Tout le monde était à l'affût. Les gosses, les parents ou les vieux. Tout le quartier avait adhéré à son projet et Trevor avait récolté assez d'argent pour démarrer son affaire. Les gens étaient fiers de son initiative. Le bled abandonné depuis longtemps par les politiques allait prendre sa revanche par procuration. Il régnait une euphorie assez proche de celle qui précédait les matchs de foot, quand l'équipe du coin allait disputer une partie contre celle du village d'à côté. On unissait les forces. On marchait main dans la main. Et chaque jour remportait une victoire à mesure que les travaux avançaient.

La mère de Trevor l'aidait pour gérer le budget. Tout était calculé, compté, et le système démerde allait bon train. On récupérait tout ce qu'on pouvait à droite à gauche, et Trevor et trois copains étaient partis trois nuits d'affilée avec la camionnette du père d'un des gars. En revenant plusieurs heures plus tard, ils avaient déchargé tout un bric-à-brac dans le local alors que le jour n'était pas levé. Trevor esquivait les questions

d'Irina. Elle lui reprochait d'être moins présent et moins amoureux. Il lui avait juste dit de lui faire confiance. Il avait décidé de se reprendre en main. Irina avait eu l'air inquiet. Elle lui avait fait promettre de ne pas faire de bêtises et il avait juré.

Trevor et ses potes bossaient déjà depuis un mois sur le chantier. Ils étaient en permanence recouverts de poussière et de peinture. Mais ils commençaient à en voir le bout. Un voisin électricien avait installé et branché les lampes en se raccordant innocemment sur le réseau électrique de la commune. Et un autre, plombier de métier, avait remis en état la tuyauterie, en veillant à une bonne évacuation des eaux.

La communauté avait pris soin d'éloigner Irina du local dont les fenêtres toujours obstruées par des journaux étaient ouvertes la journée, mais fermées en soirée quand la jeune femme revenait de ses cours ou du salon. Les parents d'Irina avaient fini par être mis dans la confiance. Ils avaient aussi voulu investir dans le business et s'étaient révélés être de précieux alliés. Leur fille ne devait pas savoir. Elle n'aurait pas forcément approuvé ou dit que c'était trop risqué.

Trevor s'accorda deux jours pour souffler. Les travaux étaient presque finis. Il avait décidé d'accompagner Irina à ses épreuves de brevet. La communauté était au petit soin pour elle et quand elle partit le matin pour ses examens, *des bonnes chances* et *des merdes* résonnèrent en écho dans les rues.

Quand ils rentrèrent en fin de journée, Irina annonça à la mère de Trevor que ça s'était bien passé et cette dernière donna un peu d'argent à son fils pour qu'il l'invite au restaurant le soir même. Ils allèrent à la pizzeria et Trevor se mordait sans arrêter l'intérieur de la bouche pour ne pas lâcher le morceau.

Mais Irina était triste. Ça lui était tombé dessus quelques semaines plus tôt, bien avant la maladresse de Trevor sur ses quelques kilos en trop.

Elle s'était réveillée un matin d'une humeur grisâtre, avait ouvert les yeux dans la chambre qu'elle partageait avec ses deux sœurs cadettes après une nuit agitée, peuplée de rêves absurdes qui l'avaient laissée éveillée plusieurs heures alors que des larmes descendaient de ses yeux. Elle s'était levée avec peine, et était sortie de la chambre en prenant soin de ne pas réveiller ses sœurs. Pour boire un café, s'enfermer dans la salle de bains et se préparer sans envie pour aller attendre le car qui la conduirait au salon de coiffure.

Elle n'avait pas prêté grande attention à ce réveil morose, pensant qu'elle essayait juste un coup de fatigue. Mais les jours qui avaient suivi s'étaient traînés avec la même mélancolie. Une fatigue qui lui avait dérobé le corps et l'esprit. Elle se sentait charriée par un ciel de traîne. Agacée aussi par cette famille bruyante, ce voisinage omniprésent dont les propos défaitistes la vidaient de sa sève et dont les blagues éculées n'arrivaient plus à la faire sourire. Par ces baraques en briques rouges alignées comme des clapiers avec leurs locataires prisonniers à l'intérieur.

Elle avait pu se confier à ses copines de l'école de coiffure, ainsi qu'à la patronne du salon dans lequel elle suivait son apprentissage. On l'avait écoutée et réconfortée. Irina voulait foutre le camp. S'éloigner. Elle étouffait. La poitrine compressée. Et une boule dans la gorge, un clapet qui semblait se fermer à chaque fois qu'elle avait tenté de parler à sa mère.

Elle n'avait que vingt ans et son univers s'était toujours borné à ces quelques rues

noircies. Elle ne voulait pas être enterrée vivante. Ressembler à tous ces gens aux rêves moisis.

Quelques jours plus tôt, elle était allée prendre un verre avec une copine en sortant de l'école de coiffure. Et elles s'étaient entendues pour louer un appartement à deux dans la capitale après l'obtention de leur brevet.

Irina voulait une vie à laquelle elle ne s'attendait pas. Se découvrir dans le regard de gens qui ne la connaissaient pas, ne l'avaient jamais vu... ni naître ni grandir. Elle n'avait pas envie de crever avant que ce soit son heure.

Chez ses parents, de plus en plus souvent, elle allait s'enfermer pour pleurer dans les toilettes. Puis elle séchait ses larmes et revenait dans la cuisine aider sa mère à préparer le repas ou plier le linge. Ou surveiller ses frères et sœurs qui faisaient leurs devoirs. Elle se mordait souvent l'intérieur de la bouche pour s'empêcher de hurler. Elle ne savait pas encore comment s'arracher à cette vie. Elle avait de la peine pour ses parents et pour Trevor aussi. Trevor, qu'elle fréquentait depuis ses quatorze ans. Son seul petit ami. La seule relation amoureuse qu'elle n'ait jamais eue.

Elle l'aimait beaucoup. Mais elle n'arrivait plus à se mentir. Il lui faisait honte quand elle le voyait traîner jour après jour, semaine après semaine, mois après mois... À ne rien faire de sa vie. Dans son jean et ses tennis, du 1er janvier au 31 décembre. Avec ses vestes de survêtement ringardes et sa clope allumée entre ses lèvres. Ses ongles sales la plupart du temps.

Elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle, qu'un homme la porte et l'emporte. Et elle savait que Trevor n'irait jamais nulle part. Il était comme ces murs de briques dont les fondations étaient à jamais prisonnières de cette terre noire.

Elle était perdue. Perdue d'être restée trop longtemps là. Elle se sentait à présent étrangère entre les murs de la maison familiale et dans les rues trop étroites du village. Elle rêvait de plus en plus souvent à de grands boulevards, mais quand son esprit se fatiguait d'avoir trop vagabondé, ce qui arrivait inévitablement, elle ouvrait à nouveau les yeux et se retrouvait là, toujours à la même place, dans la même crasse.

La distance qu'elle ressentait vis-à-vis de la communauté depuis quelques semaines devenait de plus en plus difficile à vivre. Et elle avait l'impression que le problème ne venait pas seulement d'elle. Elle se sentait mise à l'écart depuis quelque temps. Elle avait l'impression qu'on lui cachait des choses. Elle se sentait rejetée avant même qu'elle ne se soit enfuie. Les gens étaient froids avec elle. À commencer par ses propres parents. Elle sentait un éloignement, un courant d'air froid qui s'était immiscé entre elle et les autres.

De faire semblant l'épuisait. Elle jouait le jeu quand elle était avec Trevor, et qu'il ne se doute de rien, ne voit pas la brisure en elle, le rendait à ses yeux encore plus pitoyable. Combien de temps encore réussirait-elle à donner le change? À s'offrir à lui, le laisser l'embrasser, la toucher, la caresser?

Elle n'arrivait pas à lui dire que c'était fini. Qu'un raz-de-marée dont elle était la source allait les balayer pour les emporter dans des directions différentes. Sur des routes qui ne se croiseraient jamais.

Elle était en plein chaos et savait qu'en partant, elle s'attirerait l'incompréhension générale et l'opprobre de tous. D'y penser lui faisait mal. D'y renoncer lui donnait envie

de crever.

La culpabilité la rongea. Quel monstre était-elle pour laisser Trevor livré à lui-même? Trevor qui fréquentait des mecs louches et qu'elle soupçonnait de filer un mauvais coton. *Quelle vie de merde*, maugréa Irina alors qu'elle s'éloignait un soir vers la supérette pour acheter une brique de lait pour les céréales des petits le lendemain matin.

Une semaine plus tard, Irina apprit qu'elle était reçue et Trevor se dit que c'était le moment. Il attendrait juste le week-end pour que tout le monde soit présent.

Tout le quartier était dehors en ce samedi matin et les deux tourtereaux arrivèrent bras dessus, bras dessous, dans la rue du local.

Les journaux aux fenêtres avaient été retirés et l'intérieur était divin. Tout en mosaïque avec des couleurs orangées, et du bleu turquoise sur un autre mur pour faire entrer la mer ou un bout de ciel dans les quarante mètres carrés. Il y avait aussi un miroir qui bouffait tout le mur du fond, devant lequel étaient alignés trois fauteuils dépareillés, mais confortables.

Alors qu'ils marchaient vers le local, Trevor sentait la main moite d'Irina dans la sienne. Elle lui demanda pourquoi tous ces gens étaient là et les applaudissaient. Il y en avait une bonne centaine qui tapait leur main l'une contre l'autre en criant des bravos.

Irina n'arrivait pas à croire qu'on faisait tout ce ramdam juste pour l'obtention de son diplôme et Trevor la serrait contre lui alors que sa petite amie s'était laissée envahir par l'émotion. Elle pleurait à chaudes larmes et sentait ses jambes se dérober sous elle. C'était trop d'affection et Trevor lui souriait en lui murmurant des mots doux à l'oreille. La foule se fendit pour les laisser passer et devant la petite bâtisse, les deux jeunes gens s'arrêtèrent.

Au-dessus de la porte d'entrée, un copain graffeur avait réalisé sur une grande planche en bois, fixée au petit matin à la porte du local, une superbe fresque avec une sirène aux cheveux ondoiyants qui ressemblait beaucoup à Irina. Et en lettres dansantes était marqué : Irina Coiffure.

À travers les larmes dans lesquelles nageaient ses yeux, Irina fixait la sirène. Cette femme/poisson dans l'ivresse d'un océan sans frontière.

Le regard de la sirène se perdait au loin, si loin qu'il n'y aurait jamais rien au-delà, seulement l'infini.

Alors qu'elle restait muette, paralysée, la mère d'Irina ébouriffa le dessus de la tête de son futur gendre dans un geste maternel, et d'une voix rassurante, se rapprocha de son oreille pour lui dire : *C'est trop d'émotion pour elle! Je la connais ma fille!*

Les voisins et voisines avaient cessé d'applaudir et fixaient Irina comme un seul homme d'un œil hagard.

Lorsqu'elle osa enfin regarder autour d'elle, Irina vit toutes ces têtes hilares qui l'encerclaient et sentit monter en elle une crise d'angoisse. Elle commença à haleter alors qu'une violente douleur lui perçait la poitrine.

Dans un réflexe, elle arracha sa main de celle de Trevor et partit en courant. Elle se mit à cavalier sans se retourner, fuyant les ruelles les unes après les autres et les voix consternées qui semblaient la pourchasser. Elle courut pour s'échapper de la cité

ouvrière jusqu'à arriver sur la grande route bordée par les champs en friche. La sueur qui coulait de son front se mélangeait à ses larmes, lui piquant les yeux, la rendant à la fois aveugle et étonnement clairvoyante.

Elle courut jusqu'à ce que tous ces visages soient arrachés de son cœur, que son cœur lui-même déserte sa poitrine. Jusqu'à devenir un point sur l'horizon. Un point qui s'effaça à son tour.

L. et Y. Barange

de Catherine Bonnefoy

Je m'appelle Gabriel, mais ici tout le monde m'appelle Bibi. Il faut dire que j'ai emménagé dans l'immeuble juste après mon mariage, il y a presque quarante ans. Ça fait un bail, maintenant, que je suis veuf et hormis ma fille et sa gamine, je n'ai aucune famille proche. Isabelle et Julia habitent à cinq minutes d'ici, dans un appartement exigü, rive gauche, moi, dans un quatre pièces de l'autre côté de la Seine. À part elles deux, personne ne met jamais les pieds chez moi, question de principe ; je n'aime pas être emmerdé. Il est vrai que je n'ai jamais été très sociable et on ne peut pas dire qu'avec le temps ça se soit amélioré. Je viens d'avoir soixante-neuf ans et si je devais faire le bilan de ma vie, je dirais qu'elle n'a été ni pire ni meilleure qu'une autre. Je me suis marié à vingt-huit ans avec une femme que je connaissais à peine parce que je l'avais mise enceinte un soir de beuverie. Et oui, chez moi, c'était comme ça, on n'avait pas le choix, il fallait « réparer ». De cette soirée, dont je n'ai pratiquement aucun souvenir, est née une fille qui ressemblait beaucoup trop à sa mère pour que je puisse m'émouvoir d'une telle paternité. J'avais si peu d'affection pour ces deux créatures que j'ai longtemps cru être anormal. Que je ne ressente rien pour ma femme ne m'a jamais interpellé - je connais beaucoup d'hommes qui ne font qu'endurer leurs bourgeoises - mais que je n'ai pas le moindre attachement pour ma fille a toujours eu quelque chose de perturbant. J'ai constaté à plusieurs reprises, que le lascar le plus teigneux finissait toujours par s'attendrir devant sa progéniture. Je croyais donc être une erreur de la nature jusqu'au jour où ma petite fille est venue au monde. Là, j'ai compris que mon indifférence envers ma fille et sa mère était due à une incompatibilité plus qu'évidente. Quand j'ai aperçu Julia pour la première fois, que j'ai découvert ce petit ange à la peau dorée et aux longs cils sombres, je suis immédiatement devenu gâteux. Depuis, cette enfant constitue la seule joie de mon existence.

Du moins, c'était vrai jusqu'à ce que je retrouve Yvonne raide morte sur son tapis persan. J'entendais le chat miauler comme un perdu depuis la veille. Ma voisine ne répondant pas à mes coups de sonnette répétés, je suis allé chercher la clé qu'elle m'avait donnée et j'ai ouvert. C'est là que je l'ai trouvée, sur le sol, toute tordue, la bouche de travers, les yeux au plafond. La surprise passée, je suis resté quelques secondes à la regarder en me disant que je mourrais probablement seul, moi aussi, et puis je me suis secoué et je suis descendu chercher la gardienne.

Cela faisait si longtemps que nous étions voisins, Yvonne et moi, que j'avais du mal à imaginer qu'il puisse en être autrement, aussi, je fus presque surpris quand quelques semaines plus tard, j'appris que d'autres locataires allaient emménager dans son appartement. J'interrogeais la gardienne qui m'informa qu'il s'agissait d'un jeune couple. Plein d'a priori, je craignais le pire. Je me voyais déjà tambouriner à leur porte au beau milieu de la nuit pour leur demander de baisser la musique. J'étais loin de me douter que je me gourais sur toute la longueur. Oui, mon existence allait être bouleversée, mais pas du tout de la façon dont je le prévoyais.

Si je vous dis que je ne suis pas quelqu'un qui se laisse facilement démonter, vous pouvez me croire, pourtant, le jour où la gamine – vingt-cinq ans à tout casser, à peine un mètre soixante pour quarante-cinq kilos – a levé ses yeux sur moi, j'ai eu comme un éblouissement. Je n'ai toujours pas compris ce qui s'est passé ni pourquoi ça se reproduit chaque fois que je la vois, mais le fait est que j'ai l'impression de recevoir un coup sur le crâne dès qu'elle daigne me gratifier d'un regard. N'allez pas croire que j'ai le béguin pour la gamine, ce n'est pas le cas. Ce serait malhonnête de dire qu'elle n'est pas jolie parce qu'elle l'est, réellement, mais je n'ai jamais été attiré par les blondes à la peau laiteuse et aux yeux couleur d'eau de baignoire. Quand je la vois avec son jules, non, aucune jalousie ne me taraude, au contraire, je peux même dire que je les envie. Comment ne pas être ému par un tel degré d'intimité, de confiance et d'abandon ? Comment ne pas avoir envie de partager un peu de cette chose qui les lie, connaître cet état ? Je ne peux expliquer l'effet qu'ils produisent sur moi, mais quand je les vois aller l'un près de l'autre comme deux chatons d'une même portée, communiquer sans avoir à dire un mot, tout ce qui est dur, sec et racorni en moi se ramollit, s'imbibe, se détend. Ces deux gosses me ramènent à quelque chose de profondément enfoui, de doux et de familier, sans que je puisse mettre le doigt dessus. Je me suis d'abord dit que je les connaissais, que je devais les avoir rencontrés quelque part, mais je dois bien me rendre à l'évidence, je ne les connais ni d'Eve ni d'Adam. Je me suis alors mis à échafauder des hypothèses plus farfelues les unes que les autres, comme par exemple qu'il ou elle pouvait être le fruit de liaisons que j'ai eues durant mon mariage, des enfants dont j'aurais ignoré l'existence jusque-là et qui surgiraient vingt-cinq ans plus tard comme le diable de sa boîte, mais là encore, je faisais fausse route car il a suffi d'un rapide calcul pour comprendre que c'était impossible, d'autant que ni l'un ni l'autre ne me ressemble de près ou de loin.

Sur leur porte, on peut lire : L. et Y. BARANGE. Je trouve ça étrange qu'ils soient mariés, surtout à leur âge parce qu'aujourd'hui, plus personne n'officialise. On se met à la colle, ça dure ce que ça dure, et puis on se quitte en bons termes et on passe à autre chose. La gardienne les trouve charmants, comme à peu près tous les gens de l'immeuble ; c'est vrai qu'ils sont d'une politesse et d'une discrétion rare. Il y a néanmoins quelque chose qui me chiffonne concernant leur comportement ; je les trouve trop graves pour leur âge, presque tristes comme si, enfants, ils avaient eu à vivre des expériences traumatisantes. Bien qu'aimables, ils ne se mêlent jamais aux conversations de voisinage et n'adressent la parole aux gens de l'immeuble que lorsqu'ils y sont absolument contraints. Même la gardienne ne semble pas trouver grâce à leurs yeux, ce qui est surprenant parce que la vieille Estravados a toujours fait l'unanimité dans la résidence. Ils ne sont pas hostiles, non, je ne dirais pas ça, mais plutôt sauvages pour ne pas dire fuyants. Au début, je me suis même demandé s'ils n'étaient pas recherchés par la police car ils se comportent comme s'ils avaient quelque chose à se reprocher. J'ai beaucoup de mal à concevoir qu'ils soient capables de commettre un acte répréhensible, mais si j'écarte cette hypothèse, comment interpréter leur conduite d'évitement ? Et que signifie le fait qu'ils ne laissent jamais entrer personne chez eux ? Une fois, je les ai surpris en train d'attendre l'ascenseur. Dès qu'ils ont entendu du bruit derrière eux, ils se sont raidis et chacun a repris ses distances avec l'autre. Et ce n'était

pas la première fois que je les voyais ainsi se figer à l'approche d'étrangers. Je veux bien croire qu'ils n'aient pas se donner en spectacle, qu'ils soient extrêmement pudiques mais il y a des limites à tout ! Parfois, j'ai l'impression qu'ils vivent dans un univers bien à eux, un univers dont les autres sont exclus - tous les autres. J'ai bien essayé de cuisiner la gardienne à leur sujet mais rien de ce qu'elle m'a dit n'a pu m'aider. Il y a trois semaines environ, j'ai proposé au facteur de l'aider à dispatcher le courrier. Heureusement, ce jour-là, Eric était pressé, c'est comme ça que j'ai appris que les gamins s'appelaient Yann et Lucie.

Yann doit bosser chez lui parce qu'il n'a pas d'heure. Il sort quand bon lui semble, fait les courses, alors que Lucie a les mêmes horaires d'une semaine sur l'autre. Elle doit être prof ou quelque chose comme ça car elle ne travaille pas pendant les vacances scolaires. Depuis trois mois que les gamins sont là, vous pensez bien que j'ai intégré l'emploi du temps de la petite, aussi, je ne descends plus que lorsque j'ai une chance de la rencontrer dans le hall. La gardienne se demande ce que je fous en bas à pas d'heure, mes poubelles à la main, et suit mes allées et venues du coin de l'œil, un soupçon d'inquiétude sur le visage. Quand Lucie apparaît sous le porche, je prends mon air le plus aimable et j'essaie d'engager la conversation. Elle, elle me voit à peine, me salue d'un signe de tête que je devine plus que je ne perçois, et prend les escaliers, me plantant là avec mes prospectus à la main. Yann, lui, semble plus détendu, plus accessible. Il n'est pas de ceux que je qualifierais de beaux garçons mais si on aime le genre grande asperge chevelue, j'imagine qu'on peut lui trouver du charme. D'ailleurs, la rouquine du quatrième en ferait bien son ordinaire. Il faut voir les simagrées qu'elle fait chaque fois qu'elle le croise, je vous jure que ça vaut son pesant de cacahuètes. Je lui épargnerais bien des déboires en lui disant qu'elle n'a aucune chance mais elle ne m'écouterait pas, elle est bien trop désespérée pour ça. Pourtant, il faut être aveugle pour ne pas voir comme Yann couve Lucie du regard, et comme son regard à elle s'accroche au sien, à croire qu'il est le seul élément tangible de l'univers... Il existe une telle cohérence entre ces deux êtres qu'on a l'impression qu'ils ne sont qu'un. Autre chose d'étonnant : ils ne s'adressent pratiquement jamais la parole. L'explication est simple : ils n'en ont pas besoin. Il ne peut y avoir qu'une raison à cela : ils se connaissent depuis longtemps, peut-être même depuis toujours.

Ce matin, j'ai eu la surprise de les rencontrer à la boulangerie. J'étais juste derrière eux mais ils n'ont pas fait attention. Lucie a lancé un regard à Yann à travers ses cils, un regard anodin qui m'a pourtant laissé pantelant. Ces gamins agissent sur moi comme une drogue dont j'ai de plus en plus de mal à me passer. Depuis qu'ils sont là, j'ai la sensation qu'un petit animal s'est réveillé au fond de ma poitrine, qu'il bouge et se débat, qu'il cherche à sortir.

Parfois, je me dis que je délire, que les gamins n'existent pas, que j'ai des hallucinations, que je fais un rêve et que je vais me réveiller. Seulement, je ne me réveille pas.

Depuis que les gamins ont emménagé, je me suis mis à haïr les week-ends. Ils sont plus longs que des jours sans pain et je sais de quoi je parle parce que quand j'étais môme, on n'avait pas à manger tous les jours, alors du samedi matin au lundi soir, je ne peux que ronger mon frein ! Heureusement, le dimanche, qu'il neige, qu'il pleuve ou

qu'il vente, Isabelle vient me voir avec son têtard. Ça fait toujours un peu de répit même si depuis quelques temps, le répit est de plus en plus court, leur présence de moins en moins efficace. Bien qu'elle n'ait rien d'une flèche, ma fille doit se rendre compte que je ne tourne pas rond. Je suis sûr qu'elle pense à me mettre dans une maison de vieux mais elle peut toujours courir, moi vivant, jamais je n'irai là-dedans. Elle épie chacun de mes gestes, analyse chacune de mes paroles et voit bien que ma nervosité va croissant à mesure que les heures passent. Elle doit penser que j'en ai assez de les voir, que je ne les supporte plus, alors que si je m'impatiente, ça n'a rien à voir avec elles. J'ai simplement envie de me retrouver seul, avoir les coudées franches afin de pouvoir consacrer tout mon temps à la seule chose qui me préoccupe. J'ai une telle hâte d'enterrer le week-end que je suis presque comme un enfant le soir de Noël dès que la nuit tombe. Dans l'immeuble, tout s'apaise, se tait. J'entends alors ce qui se passe chez mes petits voisins. Ce n'est pas qu'ils soient bruyants, non, mais l'isolation phonique a toujours été une calamité dans l'immeuble. C'est comme ça qu'Yvonne m'appelait quand la solitude se faisait trop lourde à porter, elle grattait doucement contre la cloison qui sépare nos deux chambres et j'allais la retrouver sur la pointe des pieds. Je n'ai même pas besoin de coller l'oreille au papier à cigarette qui tient lieu de mur, il me suffit de m'allonger sur mon lit et d'écouter... Je ne saurais décrire à quel point c'est poignant quand ces deux enfants s'aiment. Il y a quelque chose d'incandescent dans leurs étreintes, quelque chose d'intense, de vibrant. Je vous jure que je n'ai jamais espionné personne de ma vie, même tout gosse, à la campagne, quand les filles accordaient leur faveur dans les meules de foin, presque au vu et su de tous, non, si aujourd'hui je ne prends plus mes somnifères, c'est simplement pour essayer de comprendre ce qui m'arrive. Je sens que je me rapproche du but, que je vais trouver, ce n'est qu'une question de temps. Je suis mort de fatigue mais vivant comme je ne l'ai pas été depuis fort longtemps. J'ai l'impression d'avoir retrouvé mes vingt ans, du coup, je me sens un peu à l'étroit dans mon corps de vieux. Ma perception semble aussi plus affûtée ; je trouve les couleurs plus chatoyantes, l'air plus doux, le chant des oiseaux plus mélodieux. Les gamins ont ranimé quelque chose d'incalculable en moi, qui a à voir avec l'enfance et l'innocence. Ils n'en savent rien mais Yann et Lucie ont changé ma vie. Quand je pense que j'ai proposé à ma fille d'échanger nos appartements, il y a quelques mois ! Je m'étais dit que Juju pourrait ainsi bénéficier de plus d'espace ! Quel idiot ! Heureusement, Isabelle n'a pas donné suite. J'en remercie aujourd'hui le ciel parce que si on avait fait l'échange, je n'aurais jamais eu vent de l'existence des petits et ma vie serait aussi dénuée d'intérêt qu'avant, aussi médiocre, et ça, je ne peux plus l'envisager.

Aujourd'hui, c'est Pâques. Comme tous les dimanches, Isabelle va venir avec mon petit trésor. Juju va être folle de joie quand je vais lui offrir l'œuf que je lui ai acheté. Il est énorme, entouré d'un gros ruban jaune. Je pense à la bouille qu'elle va faire tout en finissant mon petit frichti, oh, rien d'extraordinaire, un ragoût de veau avec quelques pommes de terre et des champignons de Paris. Ce jour-là, je me débrouille pour déjeuner tard, comme ça, le temps me semble moins long jusqu'à l'arrivée des filles. Elles ne vont d'ailleurs plus tarder. À une heure et demie, mine de rien, je commence à faire des aller-retours entre mon appartement et la cage d'ascenseur, ça me fait

toujours un alibi pour traîner sur le palier. Avec un peu de chance, je vois les gamins sortir de chez eux. Ils partent tous les dimanches après-midi, mais pour aller où, ça, je l'ignore.

Je crois bien que les filles arrivent car, en bas, quelqu'un a appelé l'ascenseur. Mince, il est deux heures, cette fois, je vais rater les voisins. J'aperçois bientôt ma poupée qui s'agite derrière les portes ajourées en fer forgé. Comme à son habitude, elle déboule dans le couloir et se jette dans mes jambes en couinant « Papiiiii ». Elle fait tellement de potin, monopolise tellement l'attention, que pour un peu, j'en loupais mes deux tourtereaux. Julia, qui s'est retournée pour voir si sa mère la suivait, pousse un cri de surprise. Je n'ai pas le temps de réaliser ce qui se passe qu'elle se précipite vers Lucie qui l'attrape au vol.

- Bonjour toi. Qu'est-ce que tu fais là, lui dit ma voisine.

- Je viens voir mon grand-père. Vous habitez ici, maintenant ?

Lucie acquiesce, manifestement embarrassée.

- J'ignorais que vous aviez emménagé ici... dit Isabelle, en tendant sa joue à Yann.

- Bonjour Isa, ça va ?

Quand ils ont fini d'échanger des politesses, Yann me fait un signe de tête un peu raide. Quant à Lucie, j'ai l'impression qu'elle ne se sent pas bien du tout mais je dors si peu ces temps-ci que je peux très bien me tromper. Ils se dirigent maintenant vers l'ascenseur. Yann nous adresse un « joyeuses pâques » tandis que Lucie s'engouffre à l'intérieur et, en un rien de temps, je me retrouve seul sur le palier.

- Qu'est-ce que tu fais, me dit Isabelle, après un silence.

Je dois avoir l'air complètement idiot à rester là, à regarder la cage d'ascenseur désormais vide, alors je rentre.

- Tu n'as pas bonne mine, papa. Tu as appelé le docteur ?

- Tu connais les gamins d'à côté, je demande.

- Oui, c'étaient nos voisins du dessous avant. Pourquoi ?

Je ne réponds pas alors elle me regarde avec ses petits yeux inquisiteurs.

- J'ai l'impression que tu as encore maigri !

Je fais celui qui n'entend pas, me dirige vers la salle à manger.

- Papa, je t'avais dit de rappeler le médecin... Tu t'en souviens, au moins ?

- Tu me prends pour un vieux maboul ? Evidemment que je m'en souviens.

Quand elle se comporte comme si c'était elle l'adulte et moi l'enfant, je vous jure que j'ai des envies de meurtre. Je n'ai jamais partagé grand-chose avec ma fille et je dois avouer que dès qu'elle ouvre la bouche, j'ai envie de la gifler ; elle me fait penser à sa mère, c'est comme ça, je n'y peux rien.

- Alors ma Juju, ça a été l'école, cette semaine ?

- Oui papy, on a eu les carnets. Je suis première.

- Première ?

Elle secoue la tête et affiche un sourire qui découvre toutes ses quenottes. J'ouvre alors le buffet et en extirpe l'œuf. Je me rends soudain compte qu'il est bien lourd pour ses petits bras. Quand elle l'aperçoit, Juju tend ses mains, les yeux écarquillés, la bouche

grande ouverte. Rien que pour lui voir des mirettes pareilles, je dépenserais l'intégralité de ma pension de retraite chaque mois sans ciller. Cette petite est un amour, un ange, une bénédiction. On n'en fait plus des comme elle. Isabelle l'élève seule depuis que le père s'est tiré. Je me suis toujours demandé ce que ma fille avait pu trouver à ce VRP ventripotent, roulant hiver comme été en décapotable - le genre de type que toute nana un peu sensée évite soigneusement, mais non, il a fallu en plus qu'elle se fasse faire un moufflet. C'est un miracle qu'un tel dégénéré ait pu faire une gamine aussi vive et intelligente que ma Julia, à croire que les lois de la génétique n'ont pas encore révélé tous leurs mystères.

- Maman...maman, je peux en manger ?
- Tu ne veux pas attendre qu'on soit rentrées à la maison ?
- S'te plaît...
- Bon d'accord mais un petit bout...

La petite essaye de fracturer la coquille de chocolat, sans succès. Je disparais quelques instants, reviens avec un marteau.

- Tiens, ma Juju ! C'est ton œuf, à toi l'honneur !
- Non mais ça va pas..., s'insurge Isabelle.
- Vas-y Juju, tape. Ici, sur la ligne de jonction.

La petite donne un coup qui n'estourbirait pas un moucheron.

- Plus fort, ma chérie !
- Vous allez vous blesser...

La petite tape, tape, pendant que sa mère nous casse les oreilles avec ses jérémiades. L'œuf finit par s'ouvrir en deux parties presque égales, déversant sur la table et le sol le trésor qu'il gardait dans son ventre.

- Bravo ma chérie ! Tu as réussi.
- Ah oui, bravo ! dit Isabelle. Tu as d'autres bêtises, comme ça, à lui montrer ?

Julia est déjà accroupie, en train de rassembler la friture sur le lino.

- Juju, tu ne manges pas ce qui est tombé par terre !
- C'est propre, j'ai lavé ce matin.
- Excuse-moi mais on ne dirait pas !

Je préfère me taire et aller préparer le café. Quand je reviens, Julia a mis de côté tout ce qu'elle a ramassé et qu'elle n'emportera pas avec elle. Elle me regarde d'un air désolé, comme si elle était responsable du gâchis.

- Ne t'inquiète pas, je le mangerai, moi le chocolat à la poussière.

Je lui fais un clin d'œil à ma manière et la voilà qui retrouve son sourire.

Les dimanches après-midi passent ainsi, entre les babillages de la petite et les regards réprobateurs d'Isabelle, et puis la pendule sonne dix-huit heures et je les raccompagne jusqu'à la porte.

- Tu sais pourquoi les gamins d'à côté ont quitté leur ancien immeuble ?
- Non. Je présume qu'ils en avaient assez de vivre chez leurs parents. Ils ont fini leurs études l'année dernière. Lucie est professeur de Lettres à la Sorbonne, Yann traducteur.

- Comment ça, leurs parents ? Les parents de qui ?

- Ben, leurs parents à tous les deux !

Il est probablement trop tard pour essayer de dissimuler la bobine d'ahuri que je dois arborer en ce moment-même mais je peux encore essayer de limiter la casse.

- Papa, est-ce que ça va ?

- Mais oui, enfin, arrête, ça devient pénible à la fin !

Etonnée que je lui parle sur un ton aussi agressif, Isabelle se fige un instant puis fait un pas vers la porte palière en rajustant son foulard.

- Il y a un problème avec les voisins ?

- Qu'est-ce que tu vas encore inventer ! C'est juste que comme ils vivent ensemble, j'en avais déduit, comme à peu près tout le monde dans l'immeuble, qu'ils étaient mari et femme.

Ce que je viens de dire semble beaucoup amuser mes deux femmes.

- Mais non papy, Yann et Lucie sont pas des amoureux, ils sont frère et sœur.

- Oui, ils sont même jumeaux.

Après le départ des filles, j'ai remis de l'ordre, fait la vaisselle. J'ai accompli ces tâches comme une sorte de rituel et j'ai senti un grand calme s'insinuer en moi, comme si j'étais enfin arrivé au bout d'un interminable et éprouvant voyage. J'ai pris une douche, mis un peu de Pento sur mes cheveux et enfilé mon costume gris. Accoudé à la fenêtre de la cuisine, j'ai fumé le cigare que je me gardais pour une grande occasion en regardant le soir tomber puis, j'ai ouvert une bouteille de vodka.

Minuit vient de sonner au coucou de la salle à manger et malgré tout l'alcool et les médicaments ingurgités, j'ai l'impression de ne jamais avoir eu les idées aussi claires que ce soir. C'était si évident que je me demande encore comment j'ai pu passer à côté. J'étais pourtant bien placé pour comprendre ce qui existe entre Yann et Lucie, pourtant, je n'ai rien vu. Peut-être que je ne voulais pas voir, après tout, peut-être que je ne voulais pas me plonger dans des souvenirs que j'avais eu tant de peine à occulter. Parce que ce que ces gamins me rappellent, je le sais maintenant, c'est Marthe et moi.

Marthe était une de mes cousines germaines. C'était aussi la seule femme que j'ai vraiment aimée. Elle vivait en Province et, le moins qu'on puisse dire c'est qu'on ne se voyait pas souvent. Parfois, il lui arrivait de monter à la capitale, avec sa famille, pour passer quelques jours chez la sœur de sa mère. Durant ces séjours, ils nous gratifiaient d'une visite de trois ou quatre heures. Parfois, c'est nous qui faisons escale chez eux deux ou trois jours, en descendant dans le sud, mais pour Marthe et moi, c'était toujours trop court. Une fois, j'ai essayé de calculer à combien de temps s'était résumé ce bonheur, je veux dire en tout et pour tout, si on met bout à bout les moments auxquels on a eu droit...cinq, six, sept semaines ? C'est peu, n'est-ce pas ? Si peu que je me suis souvent demandé comment ces quelques instants avaient pu être importants à ce point dans ma vie.

Quand on ne se voyait pas, Marthe et moi, on s'écrivait. Ses lettres et ses photos, je n'ai jamais pu m'en débarrasser. Tout à l'heure, je les ai sorties de leur boîte et je les ai lues et regardées une dernière fois. Ça m'a pris un bon moment. Quand j'ai eu fini, j'ai mis le tout dans une grande enveloppe de papier kraft que Yann et Lucie trouveront

au courrier demain, avec la lettre que j'ai écrite à leur intention. J'ose espérer qu'ils s'acquitteront de la tâche dont je les ai chargés. Ma fille ne sait rien de mon histoire avec Marthe, mais si elle savait, elle refuserait de se plier à mes exigences, dernières volontés ou pas. Dans cette lettre, je demande aux gamins de bien vouloir placer la boîte contenant les lettres et les photos de Marthe dans mon cercueil, à l'insu d'Isabelle. Mais surtout, je ne manque pas de les rassurer, leur dis que ma fille ne sait rien et que leur secret sera emporté avec moi dans la tombe.

Relire les lettres de Marthe n'a fait que me conforter dans ma décision mais quel chemin de croix que de revivre tout ça ! Un jour, sans que je comprenne pourquoi, ma cousine a cessé de m'écrire. Moi, au lieu de me remuer, d'aller la voir pour lui demander des explications, je n'ai rien fait, rien tenté pour la revoir. J'étais certain qu'il y aurait d'autres occasions, que ce n'était qu'un point de suspension dans notre histoire, parce qu'un amour comme le nôtre était infrangible. Sur ce dernier point, j'avais malheureusement raison. Mais il n'y a jamais eu d'autres occasions. Les mois, les années ont passé, et j'ai laissé le temps me transformer en quelqu'un d'autre, la vie m'engluer, les gens disposer de moi à leur gré. Un jour, j'ai appris que Marthe s'était mariée, un peu plus tard qu'elle avait eu un fils, puis un second. Ensuite, notre grand-tante est morte et je n'ai plus eu aucune nouvelle. Moi, j'ai épousé Simone, parce qu'elle ou une autre, qu'est-ce que ça pouvait changer !

J'ai essayé d'oublier Marthe avec toute la volonté et l'énergie dont j'étais capable mais c'était impossible, j'aurais dû le savoir. J'ai passé cinquante ans à essayer de ravalier mon chagrin comme on avale la mer avec tous les poissons et je croyais vraiment en avoir fini avec tout ça, jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre de ma cousine. Je n'en croyais pas mes yeux. Son écriture était un peu moins affirmée mais il n'y avait pas de doute, c'était bien la sienne. Je me souviens avoir pleuré comme un gosse en la lisant. Dans cette lettre, Marthe m'informait qu'elle était malade, que ses jours étaient comptés. Elle me disait, avec des mots simples, qu'elle n'avait jamais cessé de m'aimer et que, même si elle n'avait pas été malheureuse, elle aurait préféré vivre auprès de moi et porter mes enfants. Elle m'expliquait que son père lui avait interdit de me revoir ou d'essayer de me contacter, raison pour laquelle mon courrier était resté sans réponse. Il avait usé d'arguments forts, tels que la consanguinité, mais la vérité est plus triviale ; je n'avais pas une assez bonne situation, j'étais sans le sou donc pas assez bien pour lui, pas assez bien pour elle. La réalité est que cet homme m'a volé ma vie, il a volé notre vie ; le diable ait son âme !

Je me demande si Lucie voudra un enfant de l'homme qu'elle aime, un désir on ne peut plus légitime, non ? Qu'y aurait-il à redire à cela ? Je ne peux m'empêcher d'avoir un immense respect pour ces gamins, parce qu'ils n'ont laissé personne décider de leur vie à leur place, n'ont laissé personne choisir pour eux. Je ne peux qu'imaginer toutes les difficultés auxquelles ils doivent faire face, parce qu'entre éprouver des sentiments amoureux pour une cousine et éprouver des sentiments amoureux pour une sœur, il y a un fossé dont je suis incapable de prendre la mesure. Vivre avec un secret aussi lourd est loin d'être une évidence pourtant Yann et Lucie assument et je ne peux que rendre hommage à leur courage et leur détermination. Je me demandais pourquoi Lucie avait parfois cet air affligé, maintenant je sais qu'elle n'en a pas l'air, elle est affligée. Qu'elle

soit seule ou avec son frère, elle doit constamment se surveiller, faire attention à ce qu'elle fait, à ce qu'elle dit ; il n'y a que lorsqu'elle est seule avec Yann qu'elle peut enfin s'abandonner.

La chambre commence à tanguer. J'espère que l'histoire du tunnel n'a rien d'une fable et que tout au bout, Marthe sera là à m'attendre, toute nimbée de lumière. J'ignore à quoi elle a pensé au moment de mourir mais moi, c'est à elle que je pense alors que les contours s'estompent, que les ombres deviennent imprécises.

Il m'a fallu trois jours pour sortir du coma. Quand j'ai ouvert les yeux, Lucie lisait dans un fauteuil, Yann était debout devant la fenêtre. Sans que Lucie ait dit un mot ou fait le moindre mouvement, Yann s'est tourné vers moi et est allé chercher l'infirmière. Peu après, Isabelle est arrivée et les jumeaux nous ont laissés seuls. L'infirmière m'a dit que les petits avaient pris de mes nouvelles tous les jours. Quant à ma fille, elle m'a raconté qu'après avoir entendu un bruit de chute de l'autre côté du mur, ils s'étaient introduits chez moi par le balcon et m'avaient trouvé inconscient près du lit. Pendant que Lucie appelait les secours, Yann me cassait deux côtes avec ses poings en essayant de remettre la mécanique en route. J'ai été particulièrement heureux d'apprendre qu'il n'avait pas eu besoin de me faire de bouche-à-bouche. On m'a laissé sortir une semaine plus tard. Depuis, les petits s'occupent de moi. Lucie vient chaque jour que Dieu fait. Elle me demande si j'ai passé une bonne journée, me presse du jus d'orange, m'apporte de la soupe. Elle vérifie le semainier, s'assure que mon frigo contient ce qu'il faut pour que ma convalescence se passe au mieux. Quand j'ai vidé mon assiette, elle me tend les comprimés avec un sourire et me regarde les avaler. Elle ne parle pas beaucoup, m'observe avec une empathie que je n'ai jamais vu chez personne d'autre, puis elle s'en va après avoir posé sa main sur mon bras. Yann, quant à lui, me monte les packs d'eau et de lait, discute avec moi cinq minutes. Nous n'avons jamais parlé de leur secret mais ils savent que je sais. Ils ne se méfient plus, s'autorisent même des petits gestes tendres devant moi. Ils ont voulu me rendre la boîte contenant les lettres et les photos de Marthe mais je leur ai demandé de la garder. Je n'ai pas changé d'idée. Yann a accepté la mission dont je les avais chargés le soir de mon départ manqué, puis il m'a regardé d'une façon que je ne lui connaissais pas. C'est la première fois qu'il se découvrait ainsi, qu'il me montrait son vrai visage. Il est reparti, la boîte contre son ventre, nous laissant seuls, sa sœur et moi.

Je suis heureux de ne pas être mort. Grâce à Yann et Lucie, je vis comme un vrai coq en pâte. C'est tellement agréable de se laisser chouchouter que j'ai décidé d'en profiter encore un peu. Marthe et moi, nous ne sommes plus à ça près. Et puis, quand Lucie se penche sur moi, les yeux mis clos, j'ai l'impression que c'est elle qui est là, tout près de moi, et je me dis que le ciel peut attendre.

Peut-être ici, sans doute ailleurs

de Jérôme Jacob

Voilà cinq ans que je suis là. Tout cela ne s'est pas fait sans larmes et sans cris, mais il fallait bien que je parte. Ce fut une surprise pour beaucoup de monde, mais c'est ainsi. La vie est pleine de surprises, bonnes ou mauvaises. Il faut s'y faire, c'est tout. De toute façon, on s'habitue à tout, toujours. Ou presque.

C'est vrai qu'au début j'ai eu du mal à être là. Peut-être que je ne m'y étais pas suffisamment préparé. Je savais bien que ça finirait par arriver un jour mais j'imaginais qu'au fond de moi je n'y avais pas cru. On se croit toujours plus fort que tout, indestructible.

Mais bon, maintenant que je suis là, je ne vais pas me plaindre. Ça n'a jamais été mon genre. Et puis c'est trop tard de toute façon. Adieu la belle situation, adieu ma vie d'avant, tout simplement.

Dans l'absolu, j'aurais préféré finir dans le sud, avec une vue imprenable sur la mer. Et le soleil en guise de plafond. Ça, c'était mon rêve. En plus de celui de gagner des millions. Cent mille dollars au soleil, cela aurait pu être le film rêvé de ma vie.

Finalement, je n'aurais pas dépassé la porte d'Orléans. Il faut avoir conscience de ses propres limites, disait mon patron. Je me demande ce qu'ils avaient prévu tous ceux qui m'entourent à présent. En tous cas, on a tous rendez-vous au tas de sable. Un jour ou l'autre. D'une façon ou d'une autre.

Il y a tout un tas d'histoires qui circulent sur le quartier. Forcément, ça attire les gens. Je crois même qu'il y a eu des livres écrits sur le sujet. Le sensationnel fait toujours vendre. Moi, je pense qu'il y a à prendre et à laisser, dans le genre légendes urbaines. Il ne manquerait plus qu'on vienne nous dire qu'avant il y avait un cimetière indien. Toutes ces vieilles pierres auraient sans doute des tas de choses à raconter. C'est assurément un cliché mais que dire d'autre ?

Ma fille Elise passe me voir avec sa petite famille. Arthur a maintenant sept ans et Marie seize.

Au début quand je me suis installé là, elle venait toutes les semaines. Je la sentais émue. Partir ailleurs comme ça, si vite, elle a eu du mal, forcément. Mais comme je dis toujours : « la vie est faite pour changer ».

Ensuite, elle est moins venue, par la force des choses. Comme quoi, les sentiments ne sont pas qu'une histoire de kilomètres. Il s'agit aussi d'une question d'envie. Sans doute de disponibilité également.

Il faut la comprendre aussi, j' imagine. La vie reprend toujours son cours. Inexorablement. Et c'est sans doute mieux de toute façon. On ne peut pas vivre en s'accrochant au passé. Bien sûr, au début, j'étais quand même un peu amer. Cette désagréable sensation de n'être plus le centre de son monde. Puis mon égo de père a

laissé la place à la tristesse d'un homme. Bon la solitude, je la pratiquais depuis sept ans, depuis que ma femme m'avait quitté. Je crois que ne plus voir ma fille, c'était un peu revivre la perte de sa mère. L'égo d'un homme, l'égo d'un père, il fallait assumer les deux. Peut-être que j'avais mis la barre trop haute. On se voit toujours plus beau qu'on est. Enfin c'est ma théorie. Sans doute pas de quoi alimenter un débat philosophique de haut vol, mais ça nourrit pas mal de mes réflexions. Il faut ce qu'il faut quand même.

J'ai raté la naissance de mes deux petits-enfants, pas mal de leur croissance. Je n'ai jamais été doué pour les histoires de famille. J'étais souvent en déplacement. Représentant « région Grand Est » pour une société d'imprimantes. Je n'ai jamais vu la lumière qu'au travers de la page test d'impression, où un coucher de soleil Californien permettait de faire grande démonstration de la qualité de nos machines.

Pour le coup, j'étais rarement chez moi. Tous les soirs ou presque j'avais de nouveaux voisins de chambre. Pas le temps de s'attacher. Selon la vétusté plus ou moins avéré des hôtels, j'étais plus ou moins proche d'eux, de leurs ronflements, de leurs conversations, de leurs ébats sexuels, et, parfois même, les trois réunis si j'étais chanceux.

Cette vie d'errance m'a bien plu. Cela a dû pas mal m'arranger aussi tant je suis peu doué pour les relations avec mes congénères et en particulier ceux qu'on appelle ou tolère comme « voisins ». C'était comme être au théâtre tous les soirs et tous les matins. Des vies en parallèle qui ne se croisent qu'une fois, contrairement au voisinage, que l'on sait là. Bien là. Parfois trop là.

En dehors des relations commerciales, je n'ai jamais vraiment réussi à parler aux gens. Et quand je dis « relations commerciales », je ne parle pas de relations tarifées ! J'ai toujours eu une certaine défiance envers les autres.

Dans mon travail, je savais me montrer jovial, blagueur, curieux, tout l'inverse de ce que je suis en société. Mon patron me disait toujours qu'il faut « capitaliser » les relations. Je me demandais toujours combien pouvait valoir ces gens en contrat, en machine, en pourcentage, en commission. C'était sans doute plus facile de les voir ainsi, sans aucune autre considération. Pas besoin de s'attacher à eux, pas de compte à leurs rendre, si ce n'est celui du nombre de machines que je pouvais leurs refourguer au meilleur prix pour moi.

Je n'avais qu'un levier : il fallait que je vende. La fin justifie les moyens. J'aurais pu tout vendre je crois. J'avais même postulé dans une société qui commercialisait des sextoys. Faute d'un niveau en anglais suffisant, je n'avais pas été retenu. Recalé à l'oral. Dommage, cela aurait pu être drôle comme boulot.

J'ai même failli vendre des cercueils pour le père d'un ami qui avait pignon sur rue. Mais c'est finalement un de ses cousins qui a eu la place. La famille et la mort ne sont jamais bien loin. Je me demande si certaines personnes essaient leurs cercueils de leur vivant, histoire de savoir où elles mettent les os ?

Ma fille m'a demandé un jour si j'avais des regrets. Je n'ai pas su quoi lui répondre pour ne pas paraître trop nul à ses yeux. L'égo du père. J'espère que je ne lui en laisserai pas trop, en tout cas.

Je ne sais pas ce qui me manque le plus. La liste risque d'être longue. « Ma vie d'avant »

pourrait être un bon condensé. Sans misérabilisme. Simplement parce que c'est la vérité.

Pour ce qui est de là où j'habitais auparavant, l'inventaire va être court.

J'aimais bien Madame Kovics. Enfin bien, plutôt vraiment. Une gentille vieille dame, passionnante, qui me répétait qu'elle partirait avant moi. Elle s'est lourdement trompée. Tous les jeudis soirs, je passais boire un verre chez elle. Je quittais mon modeste cinquième étage pour goûter au luxe de son appartement situé au premier étage. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi elle ne voulait qu'on se voit que le jeudi soir. C'était une ancienne sommelière, ce qui en soi était déjà un bel exploit pour sa génération. Elle avait des petits trésors et des tas d'histoires. Chaque vin était l'occasion d'une anecdote. Et certaines sont revenues plus que d'autres. Je me demande si quelqu'un a pris ma place le jeudi soir.

Une fois, elle n'a choisi que des vins de mon année de naissance, mille neuf cent soixante-dix. En fait, je suis né en mille neuf cent soixante-treize, mais elle estimait que je méritais mieux que le millésime soixante-treize. C'était aussi ça son élégance, me faire croire que je valais mieux.

On n'aura pas eu le temps de trinquer à l'année de ma fille. Cela lui tenait pourtant à coeur. Elle trouvait important de se souvenir. Enfin, après plusieurs bouteilles, les souvenirs étaient quand même beaucoup moins précis.

Elle avait plus confiance dans le vin que dans les hommes. « Le vin se bonifie avec le temps, les hommes jamais » disait-elle. Je la soupçonne d'avoir forcé le trait, mais c'était assurément une femme de caractère. Elle mettait aussi un point d'honneur à être toujours élégante. Jamais une faute de goût. Des tenues d'un autre temps portées dans l'air du temps. La classe, le charisme à l'état pur.

De son appartement, je n'ai jamais connu que le vestibule et le salon. Toutes les autres portes étaient toujours fermées. Je n'ai jamais osé lui demander pourquoi. Je l'ai invité plusieurs fois chez moi mais elle me répétait que ses bouteilles étaient meilleures chez elle. Je l'ai cru, moi qui trouve que les bières sont meilleures à boire en Belgique. Et c'est vrai que les vins étaient divins chez elle, comme s'ils se mariaient parfaitement avec l'odeur et l'atmosphère de son appartement où ses meubles raffinés semblaient me raconter tout un tas d'histoires à chaque fois. Un parfum doux et rassurant, un peu comme lorsque ma femme associait l'odeur de la cigarette et de son N°5. Ma madeleine de Proust. Amen.

J'aimais l'écouter. Sa voix était apaisante tandis que ses vins amenaient au contemplatif. Avec elle, je goûtais à la méditation, d'une certaine façon.

Je regrette aussi Juliette, qui comme madame Kovics, prenait plaisir à ouvrir les bouteilles, sans pour autant faire preuve de la même qualité de palais. Pourvu qu'on ait la quantité d'ivresse semblait être sa devise. La première fois que je l'ai vue c'est à la fête des voisins (j'aurais bien du mal à faire cela aujourd'hui). Enfin j'ai d'abord entendu son rire. Un rire totalement désinhibé, avec ou sans alcool je tiens à le préciser. Son rire, c'était un sourire. Une promesse tenue. Une preuve joyeuse de ce que peut être la

vie, aussi. Je suis resté un moment à l'écouter rigoler. J'ai toujours aimé observer les gens avant de m'en approcher. Entre méfiance et curiosité, appréhension et envie. Je suis assez peu doué pour entamer, initier le dialogue. Avec Juliette c'était pratique, elle remplissait tout : le silence, l'espace, l'envie. Je pense même qu'elle aurait été capable d'animer un débat dans une assemblée de sourds et muets.

Elle n'avait pas le physique des filles des magazines et cela, elle le vivait bien. Un jour elle m'a dit :

-Moi, avec mon cul je n'écris pas quatre-vingts huit comme les belles filles, c'est plutôt un chiffre avec une virgule et plein de petits défauts après !

Elle disait aussi que ses seins étaient aussi plats que l'horizon au bout de la mer. Ce qui en soit était déjà une invitation au voyage.

Son sourire valait tous les quatre-vingt-dix / soixante / quatre-vingt-dix du monde. Comme quoi la beauté n'est pas seulement une affaire de proportions dites parfaites. Et n'oubliez pas que le vieux monsieur avait des vues sur sa jeune voisine. C'est juste qu'elle avait cette étincelle qui me fascinait, comme si elle appréhendait la vie sans crainte, sans aucune limite.

Je me demande où elle en est maintenant. J'espérais qu'elle serait passée me voir mais elle avait le projet de partir au Brésil. Elle pourrait être sur une plage, là maintenant. Cela lui irait bien. Enfin, je ne sais pas si le Brésil est prêt à recevoir une telle femme !

Je regrette aussi Monsieur Brown, le chat roux tigré de Juliette. Elle l'avait appelé comme ça en rapport à un film de science-fiction. Elle le faisait descendre dans le jardin de l'immeuble à l'aide d'un panier accroché au bout d'une corde. Vu d'en bas, on aurait pu croire à un chat cosmonaute atterrissant à bord d'une navette toute en osier. Aujourd'hui, il y a plein de chats dans mon quartier mais ils sont nettement moins attachants. Ce sont des chat terriens, ils ne viennent pas de l'espace.

Je ne connaissais finalement assez peu de choses de Madame Kovics et de Juliette, mais elles ont été deux jolies histoires dans ma vie. L'une aurait pu être ma mère et l'autre ma fille, pour résumer un peu sommairement.

Deux générations séparées par soixante ans, soixante-douze marches, quatre étages.

Je crois que madame Kovics ne portait pas Juliette dans son cœur. Sans doute la jugeait elle trop volage, volubile. Question de génération probablement. Mais je sais qu'elle gardait toujours un œil sur elle, malgré tout.

Deux personnes sur une copropriété de vingt-cinq, ça ne fait pas beaucoup d'intérêt au mètre carré. Cela fait toujours plus que la croissance actuelle. Bon, de mon côté je n'ai jamais déclenché l'hystérie de mes voisins. Jamais il n'y a eu de haies d'honneur lorsque je rentrais le soir, jamais de cri pour m'accueillir : « Eric, Eric !!! ». D'un léger hochement de tête, j'aurais marqué mon approbation pour cet aveu de respect et d'admiration. Il faut toujours satisfaire l'égo des gens, quand bien même ils seraient vos voisins.

Toute ma vie, j'ai vécu dans des immeubles en hauteur. Appartement, hôtel, société, il était toujours question d'ascension. Ici, tout est plutôt à l'horizontal. Les perspectives sont rectilignes comme les rues. Vu d'en haut ça doit ressembler à un circuit imprimé, mais sans intelligence artificielle, sans programme, sans but.

Les rues derrière chez moi, je ne les connais pas trop. Mais ici tout se ressemble de toute façon. Facile de s'y perdre quand on ne connaît pas. Je vois souvent des gens faire des allers-retours, et cela même avec leurs smartphones géolocalisés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La technologie ne fait pas tout. Il faut toujours malgré tout un peu de bon sens.

Ma rue est plutôt calme, assez peu passante. C'est presque un luxe de nos jours. Enfin, tout ça, ça se paye quand même.

Ailleurs, il y a plus de monde. Les vieilles pierres ça attire toujours. Peut-être que cela donne une échelle du temps, plus que l'humain. On ne se souvient pas toujours de qui a construit tel ou tel bâtiment, seulement que c'est toujours debout, toujours là, toujours visible. Tangible sur l'échelle du temps. Des fois, on n'y fait même plus attention.

Un peu plus loin, il y a un quartier tout délabré. Les travaux pour le tunnel du futur tramway ont semble-t-il fait quelques dégâts. D'une façon ou d'une autre on cherche toujours à faire son trou.

Je me demande ce qu'attend la mairie pour faire quelque chose. Encore une histoire de gros sous et d'intérêt personnel, j'imagine.

C'est triste à voir. On devrait davantage respecter les pierres. Etre conscient qu'elles nous survivront.

A l'angle de ma rue il y a un tilleul immense. Vu le diamètre du tronc, il doit être là depuis un long moment. Moi je n'ai que quelques jardinières. C'est déjà bien assez de travail. Et puis je n'ai jamais eu la main verte, alors pas de regret. Il y a aussi quelques bouleaux, des sapins et quelques brins d'herbe entre les pavés. Cela fait pas mal de vert et tout est plutôt bien entretenu. Les rues sont propres, loin du tumulte de la ville. Par endroits, la chaussée est malmenée par des racines centenaires. Elles dessinent des arabesques aléatoires selon la densité des obstacles qu'elles rencontrent. On pourrait croire à des lignes de vie.

Il y a deux ans, les vents sévères ont eu raison d'un chêne qui s'est abattu chez monsieur Pok. Il y a eu pas mal de dégâts. Pour être honnête, je ne sais pas ce qui m'a le plus attristé. Le chêne ou monsieur Pok. Certains préfèrent les animaux aux humains. Un arbre ne pourrait-il pas être plus estimable lui aussi ?

Pour le reste, on n'est pratiquement que des « vieux » ici. L'ambiance est plutôt morne, entre semelles de crêpe et patin en feutre.

Il y a bien deux ou trois jeunes, mais ce n'est vraiment pas la règle. Heureusement pour eux, d'ailleurs. Echouer ici à leurs âges, c'est vraiment une mauvaise histoire.

Mes voisins les plus proches sont les Flechard. Yvonne et Jean-Pierre. Elle est arrivée là la première. Il l'a suivie un an après. Elle était enseignante à Science Po, lui cadre dans l'administration. Deux belles situations apparemment. Elle et lui ont l'allure austère de ces vieux couples qui dînent à heure fixe au rythme des programmes télé et des coupures de publicité. Je les imagine vivre au ralenti, l'un à côté de l'autre. Pas forcément l'un pour l'autre. Un proverbe dit « vivre à deux c'est ne faire qu'un, oui mais lequel ? ».

Ils me rappellent certaines villes de province où j'échouais lorsque je quittais l'autoroute

faute de n'avoir pas la force de conduire plus longtemps. Certaines nuits, j'ai regretté de ne pas avoir de meilleures capacités physiques, ou de ne pas voyager en camping-car, au moins cela aurait fait vacances.

Leur demeure n'est pas tape à l'oeil. Mis à part le fait d'avoir des fleurs toute l'année, voilà peut-être leur seul luxe. Enfin, des fleurs en plastique, c'est plus du mauvais goût que du luxe. Mais bon, chacun est libre de faire ce qu'il veut chez lui, même si ça doit piquer les yeux de ses voisins.

Malgré leurs deux belles carrières, eux aussi ont fini par arriver ici. Comme quoi, il faudrait savoir être humble en toute chose, cela résoudrait sans doute pas mal de problèmes dans la vie.

En face de chez moi, il y a Michel Mizot, un ancien cheminot. Je ne sais pas combien de rails il s'est fait dans sa vie, mais aucun toxico ne pourra jamais rivaliser avec lui ! Je me demande s'il a connu les machines à vapeur. Enfin c'est peut-être un peu réducteur comme vision d'un cheminot, peut-être que ça me fait juste un peu rêver moi qui n'ait connu qu'une vie d'autoroutes, de nationales, d'hôtels bon marché et de ramettes de papier pour seule cargaison à transporter.

J'aimerais penser qu'il fut machiniste de l'Orient Express plutôt que sur l'axe Paris-Est-Meaux. Pas le même voyage. Tout est toujours une question de perspective. Il deviendrait subitement romantique monsieur Mizot, sa vie interrogerait ma curiosité. Je le trouverai sans doute admirable, aventurier (quoique coincé sur deux rails), poétique. Il pourrait devenir mon héros, moi qui ait adoré lire Agatha Christie lorsque j'étais jeune, mais qui ne suis resté qu'un employé baroudeur du quotidien.

Quelque part dans le quartier, je ne sais plus bien où, quelqu'un a écrit sur sa façade : « Laissez-vous rêver ». C'est une belle citation, une belle idée. Fallait y penser. Il faudrait y penser. J'aurais dû y penser. Enfin ce n'est pas grave. Il y a plus grave. Il y a sans doute plus grave.

Plus loin, c'est la famille Pessard. Une grande famille. Trois générations réunies sous le même toit. Je ne connais pas l'intérieur de leur bâtisse cossue, mais l'extérieur est extrêmement travaillé avec pas mal d'ornements. C'est un peu exagéré je trouve, mais je le prends davantage comme l'expression d'un savoir-faire, d'un artisanat désuet. Il y a souvent des étudiants en architecture devant chez eux. Exercice de style imposé. Certains s'en sortent mieux que d'autres, il faut le reconnaître.

Quand les enfants sont venus s'installer, ça a été tout un défilé de grosses voitures. On se serait cru au mondial de l'automobile. Un peu pompeux tout ça, mais certains sont dans le démonstratif, il faut dire ce qui est.

De mon côté, mon extérieur est assez sobre, pour ne pas dire dépouillé. C'est toujours mieux pour l'entretien. Et puis je n'y accorde pas une grande importance. J'ai toujours fait profil bas. En toute chose. Pour toute chose. Il faut être plus malin que les autres me disait mon patron, qui me conseillait toujours des tenues sobres, peu extravagantes, histoire de ne pas trop montrer le chiffre d'affaires de la société. Bon, il avait la même idée pour les salaires de ses employés, il ne fallait pas trop être exubérant. Il avait de la suite dans les idées.

Hier, il y a eu un peu d'agitation. La famille Meers s'est faite vandaliser sa porte. Apparemment, quelqu'un a fait des inscriptions à la peinture rouge. La police est venue. Ils ont pris des tas de photos. Ils ont vérifié le voisinage. J'ai cru voir aussi des journalistes. Ça doit être une affaire importante. Enfin, je dis ça, je ne m'intéresse plus trop aux infos. Je suis plutôt dans le contemplatif, maintenant que j'ai du temps, et que je suis retiré des affaires. Avant il fallait que je sois au courant de tout, économie, politique, sport... toujours un truc à raconter, fallait bien alimenter la machine à vendre, intéresser le chaland et son égo.

Bon, il faudrait peut-être que je signale que certaines nuits il y a des gens qui traînent dans le coin. Je ne sais pas ce qu'ils viennent faire, je les vois juste passer. Ils n'ont pas l'air si mauvais au fond, mais on se méfie toujours.

Cela a quand même foutu un beau bordel dans le quartier. Du jamais vu à ce qu'il paraît. Enfin du jamais vu ici, parce qu'ailleurs...

Fallait les voir courir partout. Sans parler du défilé des officiels, boutonnière au col et condamnation aux bords des lèvres. J'imagine que dans peu de temps il y aura une flopée de curieux. C'est la règle.

En attendant, leur porte est signalée comme une scène de crime. C'est peut-être quand même trop. On se croirait dans une mauvaise série française où les décors semblent en contre-plaqué. Il ne manque plus qu'une 208 estampillée « police » en planque devant et tout y sera. La discrétion en sus.

Ça finira par se tasser. Comme toujours. Une autre histoire prendra le relais, prendra toute la place. L'esprit humain est doué pour passer rapidement à autre chose. Sinon, on n'y survivrait pas.

Bon, dans l'absolu, ça va faire « chier » la mère Thouveneux, enfin surtout sa fille qui gueule à chaque fois que quelqu'un s'approche trop des jardinières de sa mère. Et moi, tout ce qui peut emmerder la fille Thouveneux ça me fait du bien.

Quand je suis arrivé, elle a fait des réflexions au sujet de ma fille, seule avec ses deux enfants. Au moins, ma fille, elle, elle sourit. La fille Thouveneux, elle a beau avoir l'option mari deux enfants Renault Megane, elle a vraiment l'air de se faire chier dans la vie. Idem pour le mari.

Il y a des gens, on a l'impression qu'ils prennent plus de plaisir à critiquer la vie des autres qu'à vivre leur propre vie. Cela les rassure ou les conforte peut-être. Ou alors c'est le seul accomplissement dont ils sont capables. Bande de sac à merde !

Ma femme pensait toujours que les gens peuvent changer. Moi je n'ai pas cet espoir. Pas par pessimisme mais dans un souci de réalisme. Faut quand même pas se voiler la face. Il n'y a que les enfants qui me font marrer. On sent qu'ils ne vont pas tarder à faire des conneries. Et cette perspective n'est pas pour me déplaire. Je crois que la fille s'est fait faire un tatouage. Cela ne m'étonnerait pas qu'elle vienne gothique. Et une gothique dans une Megane avouez que ça pourrait être drôle. Son frère, lui, je l'ai surpris à fumer derrière un mur, et ce n'était manifestement pas du tabac. Ça va être beau dans la Megane, moi je vous le dis !

Deux rues plus loin, il y a une célébrité : Franck Cristobal. Vous savez le chanteur de charme pour dame romantique d'un autre temps. Bon, pas vraiment ma tasse de thé le

gaillard, peut-être aussi parce qu'on a le même âge et que ça ne me rajeunit pas tout ça. Mais dans l'ensemble, on n'a pas à se plaindre. Il y a bien quelques fans qu'on voit passer de temps en temps, mais on est loin des jeunes filles hystériques, c'est plutôt crinoline et vieille dentelle. Quoique des fois, elles peuvent être bruyantes, les mamies. Quand on retrouve son émoi et sa jeunesse perdus on est souvent dans l'excès. Un peu comme une revanche sur le temps. Enfin, à la fin, on perd toujours.

Y'en a un que j'aurais bien aimé avoir comme voisin c'est Serge Gainsbourg. Bon ça n'aurait peut-être pas été de tout repos, mais pouvoir l'apercevoir aurait été un vrai bonheur, et cela m'aurait conforté dans l'idée que la vie peut être belle et talentueuse. C'est peut-être un peu naïf comme idée, mais j'aime y penser de cette façon. Quelque part cela doit me rassurer aussi.

Plus loin à droite, il y a monsieur Belto, un ancien chauffeur de taxi. Sa carrière doit être remplie d'un tas d'histoires. Des bouts de vie, du matin au soir, à l'infini. Peut-être a-t-il vécu plus de vies que n'importe qui. Par procuration, certes, mais aucun sociologue ne saurait être plus au fait de l'humain. Le bon et le moins bon. Enfin je dis ça, moi je n'ai jamais été un grand bavard. Monsieur Belto n'aurait sans doute rien eu à dire à mon sujet, à part « insipide ». Mais j'aurais bien aimé passer une journée avec lui. Peut-être que j'envie les gens qui ont la parole facile. Peut-être qu'on se sent moins seul quand on sait vraiment parler à tout le monde.

Il y a aussi monsieur Setard. Lui, ça doit être un artiste. Sa maison est toute décorée, bariolée. Un peu trop à mon goût. Cela ressemble au Facteur Cheval. Enfin dans l'esprit, car ce sont surtout des poteries colorées, des cadres, des galets, du bois flotté...tout un joyeux foutoir, plus ou moins savamment organisé. Faut sans doute être connaisseur pour y comprendre quelques chose. Mais pas mal de gens viennent faire des photos. Ça doit quand même plaire. J'en ai même vu qui essayaient de voler des choses. Il n'y a plus de limite à rien, belle époque que l'on vit là. Je dis ça mais ma femme, une année quand on était dans le sud, elle avait volé plein de plantes grasses dans un cimetière. Il n'y a plus de respect je vous dis ! Enfin, on avait quand même pas mal rigolé, moi à surveiller si personne n'arrivait, elle a rempli des sacs à n'en plus finir comme de la contrebande.

Les gens râlent parce que tout est à l'abandon chez madame Techard. Les bordures ne sont pas entretenues, la mousse court partout, les murs se lézardent, il y a même un carreau cassé. Il y aurait sans doute des choses à dire, ou à faire. Mais ce n'est pas vraiment à nous d'intervenir, non plus. Il faut dire aussi que ses enfants ne viennent plus depuis un moment. Après tout, est-ce qu'on peut les blâmer ? Je me demande quand cela arrivera pour moi. Mais si ça continue comme ça ils vont finir par la mettre dehors. J'ai entendu des gens parler l'autre fois. Ici, c'est un peu chacun pour soi. Il faut dire ce qui est.

« Chacun chez soi et la morale est sauve » disait ma grand-mère. Elle avait le don de percevoir les gens tels qu'ils sont, réellement. Ses yeux étaient comme un scanner. A

peine quelques secondes lui suffisaient pour vous capter et vous classer, définitivement. C'était un peu radical, certes, mais elle ne s'est jamais trompée. J'aurais dû l'emmener avec moi pendant mes tournées professionnelles, cela m'aurait fait gagner du temps et sans doute quelques juteux contrats.

Et puis un jour son regard s'est voilé. De la lumière, elle est passée à l'opaque. Et elle a cessé de comprendre les gens, mieux qu'ils ne se comprenaient eux-mêmes. Elle aurait dû être psychologue. Les séances auraient été moins longues, les thérapies moins douloureuses, et surtout moins coûteuses. Et dire que la sécu est passée à côté de ça. Quelques fois, j'ai eu l'impression d'avoir eu son don. Deux trois intuitions. Aujourd'hui j'essaye son super pouvoir sur mes voisins. Mais mon manque réel d'intérêt, d'empathie ou mon sarcasme pour mes semblables doit sans doute fausser mon jugement. Mais tout n'est sans doute pas héréditaire à chaque fois non plus.

Chaque année, à la même date, il y a un concert en plein air organisé devant chez madame Gilas. Un quatuor à cordes. C'est fait simplement et c'est assez joli pour quelqu'un comme moi qui n'a pas l'oreille au classique. Ça a l'air de faire plaisir aux passants qui regardent plus ou moins de loin, selon leur curiosité et leur timidité. Comme quoi tous les voisins ne peuvent pas faire que du bruit. Faudrait la remercier pour cela. Lui ériger un monument, lui donner la légion d'honneur, plutôt qu'à tous ces personnages qui n'ont comme seul mérite que d'avoir leurs noms cités dans les journaux.

Tous les jours, je vois passer Madame Lefèvre dans la rue. Tous les jours à la même heure. Du lundi au dimanche. Du dimanche au lundi. Trois cent soixante-cinq jours par an. Ça me fascine cette régularité, cette obstination. Le plus beau, c'est qu'elle s'habille toujours comme si c'était dimanche. Un dimanche d'un autre temps. C'est la qualité des anciens, toujours mettre les formes. Par obligation ou par respect, sans doute pas mal à cause de leur éducation. Tout se perd.

Chaque jour, elle est un peu plus voutée, pliée, plus proche du sol, tandis que ses yeux s'accrochent ou s'adressent au ciel, je ne sais pas. Je la trouve belle d'une certaine façon, dans son acharnement. Il faudrait que je lui dise un jour. Mais elle me prendra sans doute pour un fou furieux.

De temps à autre, j'aperçois aussi une autre femme. Sa nuque est haute et fine, sa frange et son chignon roux. Sa peau très blanche se marie à merveille avec son allure légère. Elle porte joliment la cinquantaine. Son visage laisse imaginer quelques histoires vécues. Je l'ai vu quelques fois pleurer, sans que personne ne s'en émeuve. La gêne est souvent plus grande que la compassion. Plus facile aussi.

J'ai déjà eu envie de la suivre pour en apprendre plus sur elle. J'aimerais connaître ses gestes, sa voix. Son histoire. Mais je n'ai pas encore osé. Elle aussi me prendra-t-elle peut-être pour un fou furieux. Cela pourrait être le plus beau compliment que l'on ne m'ait jamais adressé.

La semaine prochaine, ma fille passera pour mon anniversaire. On fera simple encore

une fois. Je sais déjà qu'elle versera sa larme. Elle est devenue très émotive avec le temps. Moi je me suis résigné depuis longtemps. J'aimerais dire à ma fille qu'elle doit accepter pour pouvoir passer à autre chose. Continuer sa vie sans trop penser à moi. Une dame m'a dit un jour qu'on peut se résigner, mais qu'on ne peut jamais accepter. C'est sans doute un peu vrai.

La saison que je préfère ici c'est l'hiver. Enfin quand il neige. Tout prend alors une forme nouvelle. C'est comme une autre histoire. Peut-être que tout me paraît aussi plus joli, d'une certaine façon, avec toutes ces lignes arrondies comme du coton.

Bon, c'est sûr que lorsque la neige fond ça devient dégueulasse. Et là, c'est encore une autre histoire... Mais pour le coup, cela aurait permis de suivre les traces dans l'affaire Meers. J'ai le souvenir d'un architecte qui devait construire une statue pour animer une place. Il avait eu l'idée, alors qu'il avait neigé, de monter dans un immeuble surplombant la place pour voir où passaient exactement les gens. Et un des angles resta totalement vierge de traces de pas, chacun coupant la place en lignes obliques. Il décida donc de poser sa statue à cet endroit précis, afin que chacun puisse la voir. Comme quoi, tout n'est pas aussi évident qu'on le pense.

Voilà deux jours qu'il pleut. Il n'y aura pas grand monde dans les rues. Avec le soleil, la foule reviendra chercher l'ombre des arbres. L'endroit peut au moins être utile à cela. Pour le reste, je ne sais pas. Enfin je trouverai bien un jour. J'ai le temps maintenant. Si vous voulez, passez me voir. Quand vous voulez, de toute façon je suis toujours chez moi, je vous donne mon adresse : Allée des Tilleuls, emplacement vingt-quatre, cimetière Marboeuf dans le quatorzième arrondissement. Ça me fera plaisir. Je n'ai pas trop de visites.

Lauréats
Catégorie moins de 16 ans

Vengeance

de Juliette Buthod

Il était 19 h quand le bus tourna à l'angle de la rue et s'engouffra dans l'allée des Cerisiers. Comme d'habitude, l'endroit était désert et les maisons crasseuses, à vendre pour la plupart, s'alignaient face à un grand terrain vague couvert d'herbes et d'ordures. Seule une maison était encore habitée dans la rue, au numéro 16. La façade était noire de crasse et le jardin était revenu à l'état sauvage et les déchets à l'abandon en jonchaient la surface. Quelques arbres, rarement taillés, proliféraient dans le jardin. Le pavillon était habité par deux personnes, une mère et son fils, derniers survivants de leur famille.

La vieille femme ne quittait plus sa chambre depuis cinq ans, sauf pour se rendre à l'hôpital pour des examens de santé, une fois par semaine. Son fils avait arrêté de travailler pour s'occuper de sa mère quand elle avait eu des difficultés à marcher et que quelqu'un devait l'emmener à l'hôpital et lui préparer ses repas.

Le fils commença à préparer leur dîner, que Mère prenait dans sa chambre et lui dans la cuisine. Il mit à réchauffer un bol de soupe et le posa sur un plateau avec un yaourt, un verre d'eau et les médicaments de sa mère. Il monta les escaliers en bois qui grincèrent sous son poids et toqua doucement à la porte. Sa mère l'autorisa à entrer d'un ton sec.

La chambre de Mère était plongée dans la pénombre car elle n'ouvrait jamais ses volets. Il s'approcha du lit et secoua avec douceur l'épaule de Mère. La vieille femme ouvrit les yeux et se redressa sur ses oreillers. Fils posa le plateau sur le lit. Mère lui lança un regard et le chassa d'un geste. Il quitta la chambre et ferma la porte derrière lui. Il souffla, se confronter à Mère était une épreuve quotidienne. Malgré son âge, la vieille femme dégageait le même charisme et sa présence suffisait à remplir la pièce d'une tension sourde. Ils avaient une relation compliquée.

Le jeune homme n'avait jamais été l'enfant préféré de Mère, celle-ci ayant toujours favorisé sa fille, morte il y a sept ans dans un accident de voiture. La vieille femme ne lui adressait presque jamais la parole sauf pour le réprimander et lui faire des remarques désagréables. Malgré tout il restait, car, sans lui Mère serait seule et devrait être placée dans une maison de retraite.

De retour dans la cuisine, il s'installa à la table de la cuisine et se servit un bol de soupe. Avant de manger, il passa dans le salon où il n'y avait ni télévision, ni ordinateur, mais seulement une immense bibliothèque qui recouvrait tout le mur. Il chercha quelques instants mais finit par choisir un roman au hasard et retourna dans la cuisine pour diner et lire, comme tous les soirs.

Tous les jeudis, au moment où Mère était à l'hôpital, il sortait faire des courses et passait faire un tour à la librairie. Il achetait à chaque fois un nouveau livre ainsi que le journal, leur seule source d'information sur le monde extérieur. À la maison, il n'y avait qu'un téléphone fixe qui ne sonnait jamais.

Un jeudi, au retour de l'hôpital, leur vie sans saveur changea brusquement. En face de leur maison, un panneau de 2 mètres sur 4 mètres était solidement planté dans le sol du terrain vague. Ils fixèrent tous les deux cet étrange panneau sur lequel était affichée une rutilante image d'un immeuble blanc aux balcons de fers forgés. Un slogan était écrit en grosses lettres noires au-dessus de l'image : « Villa des Cerisiers ! Bientôt disponible ! Profitez d'une vue dégagée et d'un cadre de vie chaleureux à deux pas du métro ! Du studio au T4 ! »

Cela le fit bien rire, l'allée n'étant pas ce qu'on pouvait appeler « un cadre de vie chaleureux ». Mère, assise sur son fauteuil roulant, pinça les lèvres en lisant l'affiche et lança d'un ton sec à son fils :

- Je veux rentrer.

Fils tourna le fauteuil et rentra à l'intérieur de la maison.

- Ils auraient dû nous consulter à propos de cet immeuble, tu ne penses pas ?

Tenta-t-il dans un vain effort pour tenter d'entamer la conversation avec sa mère.

- Ton avis n'intéresse personne, fils. Répliqua-t-elle d'une voix cassante. Un jour ou l'autre, quelque chose aurait changé dans cette ville.

Il voulut l'aider à monter les escaliers mais la vieille femme le repoussa d'un geste de la main. Elle monta en se tenant des deux mains à la rampe. Mère s'écroula dans son lit et ferma les yeux.

- Fils, j'ai besoin de mes médicaments, lui siffla-t-elle entre ses dents.

Il descendit dans la cuisine et attrapa un verre poussiéreux qu'il lava et remplit d'eau tandis que Mère continuait de divaguer. Elle revenait exténuée de ses séances de soin à l'hôpital et à son retour à la maison, elle parlait, allongée dans son lit, de son enfance à la campagne et de sa vie de famille avant le décès de sa fille et de son mari. Il était habitué à ce flot de paroles sourdes qui remplissait la maison tous les jeudis soir et n'y prêtait plus grande attention.

Un mois plus tard, des engins de chantier avaient creusé un grand trou dans le terrain vague et les fondations étaient posées. Le passage des camions faisait trembler les murs de la maison et les passages incessants des engins de chantier empêchaient Mère de trouver le sommeil, ce qui la rendait encore plus désagréable qu'à l'accoutumée.

Onze mois plus tard, un immeuble flambant neuf se dressait en face de leur maison. Différents commerces, dont une librairie, avaient été installés sous les appartements. Ils voyaient passer quotidiennement des camions de déménagements et des voitures s'alignaient sur le nouveau parking. Un parc avait même été construit derrière l'immeuble et les résidents y promenaient leurs enfants ou leurs chiens. Pleins de nouveaux voisins à qui ils ne parleraient sans doute jamais.

Un jeudi soir, en rentrant de l'hôpital, après avoir couché Mère et lui avoir donné ses médicaments, il décida d'aller voir la librairie, sans l'en informer. Il se faufila dehors sans faire le moindre bruit pour ne pas la déranger, mais surtout pour ne pas se faire repérer.

Dehors, la rue était déserte et le soleil commençait à décliner dans le ciel. Il traversa la rue et entra dans la librairie.

C'était une minuscule boutique, coincée entre une épicerie et une pharmacie. L'endroit était désert. Les livres s'alignaient sur de grandes étagères qui faisaient tout le tour

de la pièce et étaient aussi installés sur deux grandes tables au centre de la pièce. Il se mit à caresser les couvertures des livres et ne put s'empêcher de commencer à lire les différents résumés. Il remarqua bien assez vite que c'était en majorité des romans policiers assez sombres à base de crimes sanglants et d'enlèvements sordides. Il était plongé dans une lecture studieuse quand un rire l'arracha à son résumé. En face de lui, de l'autre côté de la table, se tenait une jeune femme brune, hilare. Il se retourna, se demandant pourquoi elle riait autant, la situation n'ayant rien de particulièrement amusant.

- Pardon... Mais vous lisiez le résumé de ce livre avec tant de concentration que je n'ai pas pu résister, dit la jeune femme, un grand sourire sur les lèvres.

Il la fixa, interloqué. Il ne voyait pas ce qu'il y avait de si drôle mais la jeune femme, voyant bien l'embarras de l'homme s'excusa de nouveau et lui proposa de lui offrir le livre. Avec étonnement, il la vit passer derrière le comptoir et scanner son livre.

- Je ne vous ai pas dit, je suis la propriétaire de la librairie, c'est moi qui m'occupe de tout ça toute seule ! Les romans policiers et les romans d'horreur sont ma passion.

Elle parlait d'une voix étrange, avec une joie mal dissimulée comme si elle venait de découvrir quelque chose d'extraordinaire. Cela le perturbait un peu mais il était plus concentré sur la beauté de la jeune femme, avec ses longs cheveux bruns et ses yeux d'un bleu profond.

Lui-même était plutôt ce qu'on pourrait appeler un bel homme, mais Mère ne lui avait jamais fait de tels compliments si bien qu'il ne prêtait pas attention à son physique. Cette inconscience de sa propre beauté ne faisait que la renforcer. Tout en continuant à fureter dans la librairie il ne put s'empêcher de lui dire :

- C'est plutôt bizarre comme passion, non ? Enfin, je veux dire, vous ne faites pas de cauchemars avec tous ces meurtres ?

- Vous savez, c'est un genre très particulier mais une fois qu'on s'y habitue et qu'on sait que ce n'est que des mots sur du papier, tout va bien.

Elle lui tendit le livre et il frôla par inadvertance sa main. Sa peau était douce comme du coton et ne présentait aucun défaut, comme son visage. Il croisa ses yeux et il se perdit dans la profondeur de son regard. Ils avaient la même couleur que le ciel un jour d'été, clair et sans nuage. Il ne savait pas combien de temps ils se regardèrent ainsi mais elle finit par sourire et tourna la tête.

- Je t'invite chez moi mardi prochain pour dîner, ça te va ? Comme ça, je pourrai te montrer ma collection de livres. Je t'attendrai à dix-neuf heures devant la librairie.

Et sans attendre sa réponse, elle disparut dans l'arrière-boutique, après lui avoir souri une dernière fois. Et il se rendit compte qu'il venait d'accepter l'invitation à dîner d'une femme dont il ne connaissait pas le nom.

Il regarda l'heure sur la pendule accrochée au mur. Il était dix-huit heures quarante-cinq. Plus de vingt minutes qu'il était parti de chez lui, Mère allait sans doute s'inquiéter de ne pas avoir son repas servi à l'heure. Il sortit de la librairie et se dépêcha de rentrer chez lui.

A peine avait-il ouvert la porte qu'il entendit la vieille femme l'appeler, sa voix aiguë résonnant dans la maison vide. Il referma la porte et se précipita à l'étage. Sa mère

était assise, les mains posées à plat sur la couverture. Ses yeux lançaient des éclairs et sa bouche était pincée en un rictus désapprobateur.

- C'est la troisième fois que je t'appelle, abruti. Que fais-tu depuis tout à l'heure ? J'ai presque cru que tu étais sorti.

- Ne t'inquiète pas, je ne suis allé nulle part. Je m'étais juste assoupi.

Il s'approcha du lit et sa mère lui toucha la joue avant de la gifler.

- Tu mens ! Ta joue est encore fraîche, tu es sorti !

Il fallait qu'il trouve une bonne excuse rapidement, sinon il risquait de passer un sale quart d'heure.

- J'étais dans le jardin pour enlever les déchets.

La vieille femme le fixa droit dans les yeux en attrapant son poignet de sa main ridée. Ses doigts maigres serraient avec force et ses ongles pointus s'enfonçaient dans sa chair. Elle approcha son visage de l'oreille de son fils et lui siffla, tel un serpent :

- Je sais très bien que tu n'es qu'un sale menteur. Je finirai par savoir la vérité.

Il souffla un coup, il ne faisait plus vraiment attention à toutes ces menaces inutiles.

Mère parlait beaucoup mais agissait peu.

- Tu veux que je t'apporte ton diner ?

Elle se dérida instantanément et sourit froidement :

- Avec plaisir, mon fils. Apportes-moi aussi un yaourt, j'ai un peu plus faim que d'habitude ce soir.

Le mardi suivant, il était devant la librairie à dix-neuf heures pétante, habillé d'un de ses vieux costumes, devenu trop petit pour lui, qu'il mettait autrefois pour les fêtes de famille. Il n'avait pas eu le temps d'acheter un cadeau car sa mère ne lui avait laissé aucun répit durant la semaine, aucune faille qui lui aurait permis de sortir acheter un bouquet de fleurs ou une autre banalité du genre.

La vieille femme avait soudainement décidé qu'il était temps de faire un grand ménage dans toute la maison et il avait été obligé de passer l'aspirateur dans toutes les pièces de la maison, de nettoyer les fenêtres, de tondre la pelouse, de laver tous les draps, les rideaux, les torchons, les vêtements... Il en avait eu pour des jours de rangement, de ménage et de corvées.

Mais aujourd'hui il était là, planté devant la boutique, attendant une femme qu'il avait rencontrée seulement une fois et qui semblait l'apprécier. Il avait servi le diner de Mère plus tôt que d'habitude et lui avait faussé compagnie, prétextant une grande fatigue. Dès ses premiers ronflements, il s'était faufilé en dehors de la maison.

Il allait s'asseoir sur un banc quand la libraire sortit d'un des immeubles, vêtue d'un jean tout simple et d'un pull rouge en laine. Voyant la jeune femme habillée ainsi, il se sentit idiot dans son costume trop chic. Elle l'invita d'un geste de la main à la suivre dans le hall.

L'intérieur de l'immeuble était d'un blanc immaculé, les boîtes aux lettres noires des résidents sagement alignées sur le mur. Ils prirent l'ascenseur dont les lumières bleus éclairaient leurs visages d'étranges reflets. La jeune femme appuya de son long doigt fin, l'ongle verni d'un rouge sang, sur le bouton trois. L'ascenseur monta soudainement, le faisant sursauter. Elle rit et il en profita pour lui demander son prénom :

- J'aimerais bien connaître votre prénom, que vous ne restiez pas une inconnue.

Elle ouvrit les yeux en grand et le regarda, l'air ébahi avant de rire.

- Je ne te l'ai pas dit ? Je m'appelle Hela. Je sais, c'est un prénom étrange mais mes parents étaient un peu bizarres.

Hela. La déesse des morts dans la mythologie nordique, prénom prémonitoire pour une obsédée des romans remplis de cadavres. L'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent sur un large couloir aux murs gris et aux portes de bois sombre. Elle ouvrit la porte de l'appartement 237 et il entra dans un vaste espace, beaucoup plus lumineux que sa maison. La première chose qu'il remarqua fut bien évidemment les livres.

La collection de livres d'Hela était tout aussi impressionnante que la sienne, mais moins bien organisée. Les ouvrages étaient posés en tas, disséminés un peu partout dans le salon, certains dépassaient des cartons de déménagements entrouverts, ceux-ci formant des grandes tours bancales au milieu de la pièce. Hela s'excusa de ce bazar, passant d'un pas vif dans la grande cuisine ouverte pour s'occuper des plats chauffants dans le four qui répandaient une délicieuse odeur dans l'appartement.

- Je suis vraiment désolée ! Entre l'ouverture et l'aménagement de la librairie, je n'ai pas eu le temps de vider tous mes cartons. Je t'en prie, installe-toi, lui demanda-t-elle en désignant une sorte de haut tabouret près de la table.

Il s'assit, hypnotisé par le nombre impressionnant de livres. Il se demanda s'il en avait autant que ça.

- Depuis combien de temps as-tu commencé cette collection. Il y a un nombre gigantesque de livres, même moi je n'en ai pas autant.

- Il y en a quatre-cent-soixante-quinze exactement, je tiens une liste précise pour n'en acheter aucun en double. J'ai commencé cette collection à treize ans. J'ai débuté avec des romans policiers et des thrillers classiques, puis très vite j'ai acheté mes premiers livres d'horreur. Donne-moi ton assiette.

Il tendit son assiette et celle d'Hela qui les remplirent de pommes de terre et d'un généreux morceau de viande. Elle servit également deux verres de vin rouge.

- Je ne suis pas très douée en cuisine, j'espère quand même que ce sera bon. Le repas était délicieux malgré les dires de Hela, et ils parlèrent tout le long de leurs livres et auteurs favoris, jusqu'au dessert, une mousse au chocolat. Elle se mit soudain à l'interroger sur un tout autre sujet : sa famille.

Alors il se mit à parler de sa mère, de ses rendez-vous hebdomadaires à l'hôpital, de son caractère possessif et autoritaire, du traumatisme de la vieille femme suite à la mort de son enfant favori, de ses problèmes de santé. Hela l'interrogea aussi sur son père, mort il y a dix ans des suites d'une longue maladie. Elle lui posa aussi beaucoup de questions, mais toujours respectueuses et bienveillantes sur la mort de sa sœur, décédée dans un accident de voiture il y a sept ans. Une fois qu'il eut répondu à toutes ces questions, un silence s'installa entre eux.

- Et toi ? Tu as de la famille ? Depuis tout à l'heure, on ne parle que de moi.

- Plus maintenant, mes parents sont tous les deux morts quand j'étais petite dans un accident de voiture. Sinon, je n'ai ni frère et sœur, pas d'oncles, de tantes ou de grands-parents.

Un nouveau silence s'installa entre eux. Hela finit par se lever et débarrassa la table, rangeant les assiettes et les couverts dans le lave-vaisselle. Il s'approcha de la fenêtre du salon. Dehors la nuit était tombée mais la lune éclairait parfaitement l'allée et sa maison, dont toutes les lumières étaient éteintes. Il voyait le jardin, plongé dans l'obscurité, les murs couverts de taches noires. Il entendit Hela s'approchait derrière lui et sa voix qui lui parla à l'oreille.

- D'ailleurs, toi aussi tu ne m'as pas donné ton prénom.

- C'est vrai. Je m'appelle Ilan.

Il pointa du doigt sa maison par la fenêtre.

- Je ne savais pas qu'on voyait si bien ma maison d'ici.

Hela prit une expression surprise.

- C'est ta maison ? Je ne savais pas !

Et elle retourna dans la cuisine. Ilan vit l'heure sur l'horloge murale du salon. Vingt-deux heures quinze. C'était l'heure pour lui de rentrer. Hela le raccompagna dans l'entrée mais, au moment de refermer la porte et de le laisser seul dans le couloir, elle se précipita dans l'appartement et revint rapidement avec un cahier épais à couverture noir et le lui tendit. Le rouge lui monta au joues et elle se gratta la tête d'un air embarrassé.

- C'est une sorte d'histoire que j'ai commencé à écrire. Je ne l'ai montrée à personne mais j'aimerais beaucoup avoir ton avis, je suis sûre que tu pourras m'aider à l'améliorer. Je t'invite mardi prochain pour qu'on en parle, je cuisinerais du poisson. Rendez-vous à la même heure en bas.

Et elle l'embrassa sur la joue avant de sourire et de refermer pour de bon la porte de son appartement. Il resta interdit quelques instants avant de reprendre l'ascenseur et de refaire le chemin en sens inverse jusqu'à chez lui.

L'air froid de la nuit le réveilla et lui fouetta les joues. En bas de l'immeuble d'Hela, il chercha du regard la lumière de son appartement mais la fenêtre du salon était déjà éteinte. Il traversa rapidement et, une fois devant la porte d'entrée, il enleva ses chaussures pour faire le moins de bruit possible. Ses pieds se posèrent sur le plancher et il referma la porte en faisant attention à faire le moins de bruit possible. Il monta les escaliers et, une fois en sécurité dans sa chambre, se déshabilla et se coucha immédiatement, épuisé par cette soirée où il avait bravé tous les interdits de Mère. Tellement épuisé qu'il n'avait pas vu les yeux de la vieille femme l'épiait depuis l'entrebâillement de sa chambre, scrutant chaque geste qu'il avait fait en entrant dans la maison. Elle sourit froidement et referma sa porte.

Demain, son fils aura des explications à donner.

Il se leva plus tard que d'habitude, les cheveux en bataille et une envie de bâiller plus forte que tout. Il se rendit dans la cuisine et fit chauffer de l'eau pour se préparer un thé. Jamais de café, il détestait cela. Il sortit une autre tasse pour sa mère ainsi qu'un yaourt et un fruit qu'il déposa sur un plateau. Il espérait de toutes ses forces que la vieille femme n'avait rien remarqué de sa sortie d'hier ni de son retour tardif.

Il posa avec délicatesse le plateau sur la couette de Mère et arrangea ses oreillers. Pas une parole ne fut échangée, mais au moment de sortir la vieille femme l'appela d'une voix

mielleuse :

- J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir tard hier soir. Tu es sorti quelque part, fils ?

Et merde. Mère l'avait entendu. Il devait trouver une excuse crédible aux yeux de la vieille, surtout ne rien lui dire à propos du repas avec Hela.

- Après ton repas, il ne restait presque rien à manger pour demain et je suis allé faire quelques courses, ça ne m'a pas pris beaucoup de temps, mais en rentrant, il y avait un accident sur la route qui a ralenti tout le monde. Je suis désolé si je vous ai dérangé. C'était un pur mensonge, le frigo était encore plein, il n'avait pas utilisé sa voiture depuis des jours. La vieille femme le fixa de ses yeux, puis demanda d'une voix douce :

- Pourquoi as-tu enlevé tes chaussures alors, et pourquoi tu ne m'as pas prévenu ? J'aurais pu avoir besoin de ton aide, j'aurais pu mourir sans que tu ne le remarques. Il sourit, bien décidé à ne pas se laisser faire cette fois-ci. Il répondit en souriant :

- J'ai enlevé mes chaussures pour ne pas vous déranger, Mère. Votre sommeil vous est cher, je ne voulais pas risquer de le briser. Et je ne vous ai pas prévenu car je croyais que vous dormiez déjà. Je suis sincèrement désolé de vous avoir laissée seule. Il allait sortir de la chambre quand la vieille femme le rappela encore.

- Ça t'arrangerait bien que mon sommeil soit éternel, n'est-ce pas ? Il sourit encore plus.

- Je serais inconsolable si vous veniez à disparaître, Mère. Vous comptez plus que tout pour moi.

Et il s'en alla pour de bon, refermant la porte derrière lui.

Par chance, sa Mère ne lui avait donné aucune corvée pour aujourd'hui et il décida de se mettre à lecture du roman d'Hela. Il s'installa dans le salon, sa pièce préférée où une belle lumière rentrait depuis qu'il avait été obligé de nettoyer toutes les fenêtres. Il passa sa matinée à lire le contenu du cahier noir, finissant sa lecture vers midi, le récit d'Hela n'étant pas achevé.

L'histoire était bien écrite, on voyait à travers l'écriture que la jeune femme était passionnée par son histoire. Le roman en lui-même racontait l'histoire d'une jeune femme apprenant le jour de la mort de sa mère, que son père, qu'elle n'avait jamais vu, était un homme marié avec deux enfants et une belle femme. La jeune femme, apprenant qu'elle était née de l'infidélité de cet homme décidait de se venger en le tuant, lui et ses deux enfants, ainsi que sa femme. L'histoire s'arrêtait au moment où elle venait de kidnapper le fils et qu'elle décidait de le tuer.

Il avait hâte de connaître la suite, excité à l'idée qu'il était sans doute le seul à avoir lu ce récit passionnant. Il donnerait son avis et quelques conseils à Hela, car malgré tout son roman n'était pas parfait. Il ne comprenait pas pourquoi la jeune femme décidait de tuer la femme de son père, car après tout elle était elle aussi victime de la tromperie de son mari. Il lui parlerait de tout ça mardi prochain. Cette date lui semblait si proche et si lointaine à la fois. Il n'avait qu'une envie : revoir la jeune femme.

- Fils ! Fils ! C'est l'heure de mon déjeuner, imbécile !

Encore la vieille qui râlait. Elle commençait sérieusement à l'énerver. Il devrait peut-être faire quelque chose pour s'en débarrasser. Il ne songeait évidemment pas à un meurtre,

peut-être pas, mais plutôt d'engager une infirmière qui pourrait s'occuper d'elle, ainsi il pourrait reprendre un travail. Mais, pour le moment, il était trop tôt pour agir. Il lui prépara un nouveau plateau et le lui monta.

Le mardi suivant, vêtu cette fois-ci d'un simple jean et d'une chemise, il attendait en bas de son immeuble, sur le banc quand Hela vint le chercher. Il lui rendit immédiatement le cahier et ils montèrent directement à son appartement, discutant du roman de la jeune femme. Elle semblait encore plus joyeuse que d'habitude, souriant comme un enfant. Devant son appartement, Hela n'arrivait plus à contenir sa joie, gloussant stupidement et un large sourire sur le visage. Une fois rentré, il allait lui demander pourquoi elle était si joyeuse quand un violent coup le percuta à l'arrière de la tête. Il tomba de tout son poids sur le tapis, évanoui.

Quand il se réveilla, il était sûr d'être toujours dans l'appartement 237 car il reconnaissait les murs peints de la même couleur gris claire que ceux du salon. Il était attaché sur une chaise dans une pièce vide, sans aucun meuble. Ses mains et ses chevilles attachées à l'aide de corde qui lui sciaient la peau. Il essaya de crier mais il n'y arriva pas, un morceau de tissu enfoncé dans la gorge l'empêchant d'appeler à l'aide.

Il ne comprenait rien à la situation. Hela l'aurait frappé puis attaché sur cette chaise ? Il se souvenait de la jeune femme l'amenant dans son appartement, refermant la porte derrière eux, puis un grand coup sur la tête et le vide. Il n'arrivait pas à croire que la gentille libraire qui l'avait invité à dîner, avec qui il parlait des heures durant de livres avait pu lui faire ça. Peut-être qu'elle aussi était retenue prisonnière ici ? Alors qu'Ilan se lamentait sur son sort, toujours persuadé qu'un inconnu l'avait amené ici, il remarqua enfin le mur face à lui.

Entièrement recouvert de coupures de journaux, d'actes de décès, de photographies et de grands schémas dessinés à l'encre rouge sur des feuilles blanches, la peinture originale n'était même plus visible. Dans quel enfer était-il tombé ?

Il tenta de faire avancer sa chaise pour arriver à lire les documents, mais il tomba en avant et son menton cogna le sol. Étalé par terre, il parvint cependant à lire l'une des photocopies des actes de décès collés au mur.

Des autocollants en forme de smileys souriants étaient collés tout autour de la feuille. Le nom inscrit sur le document le figea. C'était celui de sa sœur. Comment Hela avait-elle put l'avoir ? Car il n'y avait désormais plus de doute sur l'identité de son agresseur. Et s'il était là, cela voulait dire qu'elle connaissait déjà toute l'histoire de sa famille, avant même qu'il la rencontre. Une autre pensée le tétanisa. Elle n'avait pas choisi cet appartement au hasard.

La vue parfaite de sa maison avait sans doute été son principal critère de choix. Elle avait sans doute mentit l'autre jour, quand elle avait fait semblant d'être surprise en apprenant que la maison d'Ilan était parfaitement visible depuis sa fenêtre. D'ailleurs, la plupart des photos semblaient avoir été prises depuis cette fameuse fenêtre. On le voyait avec sa mère, l'amenant à l'hôpital, ou lui seul, le jour où il était venu dîner avec elle pour la première fois, il reconnaissait son costume. Il y en avait aussi des plus anciennes, de lui avec sa sœur et son père.

Et c'est là qu'il remarqua, attaché par les mains et les chevilles, étalé au sol, dans une

situation qui l'empêchait de faire quoi que ce soit, qu'il n'avait plus la clé de sa maison. Maison dans laquelle sa mère était seule, vulnérable. Une seule personne pouvait avoir ses clés. Hela.

Et il nota enfin le dernier détail dans cette chambre maudite. Le petit cahier noir d'Hela, celui qui renfermait toute son histoire. Histoire peut être plus proche de la réalité qu'il ne pensait.

Il pensa à cette histoire. Là où il s'était arrêté. Le kidnapping du fils et sa mort proche.

Hela était dehors, ses longs cheveux bruns retenus en chignon, un bonnet noir sur la tête, les clés d'Ilan dans sa main droite, une feuille et un stylo dans l'autre. La nuit était d'un noir d'encre malgré les lampadaires éclairant le trottoir. Elle se dépêcha de traverser la route et fit bien attention à ne pas se faire remarquer par les éventuels passants.

La jeune femme s'arrêta devant le portail de la maison d'Ilan, l'ouvrit et puis, nouveau tour de clé dans la serrure, elle entra dans la maison. Elle entendit des ronflements à l'étage. Tant mieux. Une personne endormie serait plus facile à tuer.

Hela s'installa dans la cuisine et posa la feuille et le stylo sur la table. Elle hésita, mais renonça à son envie de café. Trop de bruit. Sur la feuille, des noms étaient inscrits, pour la plupart barrés. Les deux derniers étaient Ilan et Garance, prénom de la mère d'Ilan qu'elle avait réussi à lui soutirer dans une de leur conversation. Elle barra le prénom d'Ilan.

Même si il n'était pas encore mort, il ne tarderait à comprendre la vérité dans la pièce où elle l'avait enfermé.

Pas un mauvais garçon, cet Ilan, elle aurait pu sortir avec lui s'il ne faisait pas partie de son plan. Un plan de vengeance pour elle et sa mère, morte de désespoir après le départ du père de sa fille.

Homme qui avait profité de la faiblesse de sa mère pour tromper sa femme.

Femme qui avait eu deux enfants, heureuse avec son mari, ignorant tout de son aventure, de cette autre fille qui grandissait dans la haine de ce père inconnu. Femme qui avait volé le bonheur de la petite fille et de sa mère. Hela prit un couteau de cuisine et monta à l'étage.

Femme qui était là-haut, ronflant dans son lit, bientôt endormie pour toujours quand Hela sortirait de sa chambre.

Dernier coup de stylo sur le dernier prénom de la liste.

Vengeance accomplie.

10, Rue de la Paix

de Ninon Audard

Au premier abord, Benjamin semblait être ce genre d'adolescent désintéressé de tout sauf des jeux vidéo. Pourtant, Benjamin détestait les jeux vidéo et était particulièrement intéressé par le droit. Il dévorait les chroniques judiciaires et passait son temps à regarder des séries sur les procès. Lorsqu'il disait cela à ses camarades, on se moquait de lui, l'appelant « l'intello » ou « Monsieur le président ». Il trouvait cela injuste de ne pas pouvoir s'intéresser à autre chose qu'aux réseaux sociaux sans qu'on se moque de lui dès qu'il allait au collège, mais il avait renoncé depuis bien longtemps à le faire comprendre à ses camarades.

Chez lui, ce n'était pas mieux. Il habitait dans un immeuble qui avait été neuf une vingtaine d'années plus tôt, mais qui était maintenant sale et abîmé. Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'était ses habitants. Lorsque Benjamin avait emménagé au 10 Rue de la Paix avec sa mère, il n'avait que 9 ans. Ses parents venaient de se séparer après des années de disputes et des garçons de son école l'avaient harcelé pendant plus de huit mois, alors il était heureux de changer de ville. Il s'était imaginé devenir très vite ami avec ses nouveaux voisins. Il pensait former une bande soudée avec eux et créer des liens pour la vie, mais il était très loin de la vérité.

Les premiers jours, il ne s'était rien passé de particulier. Certes, ses nouveaux voisins ne lui avaient pas adressé la parole une seule fois, mais ils ne s'étaient pas moqués de lui ou quoi que ce soit. Tout changea le jour où ils surprirent Benjamin en train de lire un livre documentaire dans la cour de l'immeuble ; alors les insultes et les moqueries reprirent de plus belle. Et lorsque le garçon osa leur demander s'il pouvait être leur ami, Jason, le plus âgé d'entre eux, lui répondit qu'entre lui et eux, ça n'allait pas être possible.

Aujourd'hui, plus de cinq années plus tard, Jason n'aimait pas plus Benjamin qu'à son arrivée et les rares fois où il lui adressait la parole, c'était pour l'insulter. Benjamin espérait toujours intégrer sa bande un jour ou l'autre, mais il savait que cela n'arriverait jamais, à moins d'un miracle. Sa mère ne comprenait pas l'acharnement de son fils à vouloir devenir ami avec un garçon qui l'insultait, mais le laissait faire. Après tout, si cela pouvait le rendre heureux... Car Benjamin était malheureux, elle le savait. Malheureux de ne pas avoir d'amis, malheureux de se faire insulter dès qu'il allait quelque part, malheureux de ne pas pouvoir s'intéresser à ce qu'il voulait.

Parfois, il se demandait à quoi il servait réellement. Il aidait sa mère à se sentir moins seule, certes, mais il n'avait jamais rien accompli de particulier, à part avoir obtenu des dizaines et des dizaines de bonnes notes. Ses camarades gagnaient des matchs de

football, ou participaient à des concerts, ou encore remportaient des compétitions de gymnastique, mais lui, à quoi lui servait sa passion pour le droit ? Il n'était pas capable de se défendre lui-même, alors qu'en serait-il de grands meurtriers ?

Pourtant, un jour, en rentrant du collège, une affiche sur son immeuble l'illumina. En voyant ce panneau, n'importe qui se serait inquiété, mais Benjamin avait une trop bonne idée pour s'en soucier. Le bâtiment allait être détruit afin de construire des bureaux plus modernes et ses habitants allaient devoir trouver un nouveau logement. Le garçon allait donc se servir de toutes ses connaissances en matière de délogement pour sauver l'immeuble. Il prit une feuille de classeur dans son sac sur laquelle il écrivit « Réunion de crise à 19h00 dans la cour ». Il décida de ne pas signer le message, craignant que la bande de Jason ne vienne pas car c'était lui qui le leur avait demandé, et que les adultes non plus, pensant qu'un enfant n'était qu'une perte de temps dans ce genre de circonstances. Il accrocha la feuille juste en dessous du panneau afin que tout le monde la lise, et repartit en pensant à tout ce qu'il allait devoir faire pour sauver l'immeuble. Il avait un plan.

Lorsqu'il entra dans son appartement, il trouva sa mère effondrée sur le plan de travail de la cuisine. Elle pleurait à chaudes larmes, tenant une boîte de mouchoirs dans une main et un tas de factures dans l'autre. Benjamin s'apprêtait à lui demander ce qu'il se passait, mais il se ravisa. Sa mère avait vu l'affiche et savait qu'elle n'aurait jamais l'argent de louer un autre appartement. Elle avait eu beaucoup de mal à trouver celui-ci, qui, certes, n'était pas très luxueux, mais dont le loyer était à peu près abordable. Ces cinq dernières années, le marché de l'immobilier avait pris beaucoup d'ampleur et elle ne retrouverait jamais un logement dans cette ville. Benjamin s'approcha d'elle et l'enveloppa dans ses bras, comme on enveloppe un enfant qui s'est blessé.

Au bout de quelques minutes, elle se calma et expliqua à Benjamin la situation. C'était pire que ce qu'il n'avait imaginé. Sa mère était à découvert et elle risquait de se faire renvoyer de son travail d'ici quelques semaines. Il essaya de la rassurer, mais que pouvait-il lui dire ? Il n'avait jamais vécu ce qu'elle endurait et était sûrement trop jeune pour comprendre.

Lorsqu'elle lui demanda comment s'était passée sa journée, le garçon sourit. Il ne s'était rien passé de particulier au collège, hormis les quelques insultes quotidiennes, mais un événement important allait survenir dans – il regarda sa montre – une petite demi-heure. Il expliqua alors à sa mère tout ce qu'il avait prévu de faire pour sauver l'immeuble. Cette dernière leva la tête pour la première fois depuis que Benjamin était rentré et se mit à rire. Ce n'était pas exactement la réaction à laquelle il s'était attendu et elle le remarqua sur son visage. Elle s'excusa et précisa qu'elle n'avait pas ri pour se moquer mais simplement parce qu'elle était heureuse d'avoir un fils aussi ingénieux.

Une dizaine de minutes avant la réunion, Benjamin attrapa sur son bureau quelques

feuilles et un stylo et se dirigea vers la cour. Malheureusement, Jason et deux de ses acolytes allaient dans la direction contraire. L'un d'eux, appelé le Bulldog par la plupart des résidents, attrapa le garçon par le col et le plaqua contre le mur.

« Où tu vas, l'intello ?

- À la réunion ! Vous n'avez pas vu l'affiche ?

- Quelle réunion ? Quelle affiche ?

- L'immeuble va être détruit et des bureaux vont être construits à la place.

Quelqu'un a collé une affiche sur le portail disant qu'il y avait une réunion de crise à 19h00 dans la cour. Vous n'y allez pas ?

- L'immeuble va être détruit ?! Venez les gars, ça peut être important. »

Le Bulldog lâcha Benjamin et suivit ses deux amis en direction de la cour. Ce dernier sourit intérieurement : il avait réussi à convaincre Jason et deux de ses amis de venir à sa réunion. Il se doutait qu'ils partiraient en se rendant compte de qui était à l'origine de tout cela, mais au moins, ils auraient fait l'effort de le croire.

Lorsqu'il arriva dans la cour, il ne lui restait plus que quelques minutes avant le début de la réunion. Il installa quelques chaises et commença à préparer son discours. Enfin, les premières personnes arrivèrent. Quand presque toutes les chaises furent prises, Benjamin se mit à parler :

« Bonjour à tous, bonjour à toutes. Je sais ce que la plupart d'entre vous pense : qu'est-ce qu'un adolescent va bien pouvoir faire pour sauver un immeuble ? Vous avez raison de penser cela, car tout seul, je n'arriverai à rien. C'est pour cette raison que je vous ai demandé de venir ici aujourd'hui. Comme la plupart d'entre vous le savent, je m'intéresse beaucoup au droit, et j'ai donc déjà lu énormément de choses sur l'expropriation. Elle est bien sûr autorisée par la loi, mais on peut aussi l'interdire en prouvant que cet immeuble est plus utile que des bureaux. Nous allons donc devoir réaliser plusieurs pétitions, non seulement auprès de ses résidents – vous – mais aussi auprès du reste du quartier. Qui est volontaire pour m'aider ? »

Malheureusement, aucunes mains ne se levèrent. Benjamin essaya tant bien que mal de convaincre ses voisins, mais voyant que ça ne servait à rien, il arrêta. Il remercia les auditeurs d'être au moins venu à la réunion et repartit chez lui. Il était désespéré. Il ne s'imaginait pas réussir du premier coup, mais espérait au moins un peu plus de volonté de la part des résidents. À croire que tout le monde s'en fichait !

Cette nuit-là, il eut beaucoup de mal à s'endormir. Il avait tenté de trouver une autre solution, mais il devait se résigner au fait que tout seul, il n'arriverait à rien. Lorsque le sommeil l'emporta enfin, ce fut pour plonger l'adolescent dans des rêves confus et effrayants, remplis de voisins malveillants et d'immeubles qui s'écroulaient.

Lorsque son réveil sonna, Benjamin se leva tant bien que mal et prit le premier pull-over qu'il trouva dans son armoire. Il prit un petit déjeuner tout en lisant un livre de droit et se lava les dents en écoutant à la radio les dernières nouvelles du jour. En

accomplissant ces actions tout à fait banales et quotidiennes, le garçon n'aurait jamais pu se douter que cette journée allait être exceptionnelle.

Tout commença une dizaine de minutes avant le début des cours, lorsqu'il poussa la porte d'entrée de sa résidence. L'une des amies de Jason venait de crier son nom dans le couloir, mais Benjamin ne s'était pas retourné, ne souhaitant pas se faire insulter une fois de plus. Cependant, lorsque son nom fut répété pour la quatrième fois, il daigna se retourner. C'était Laura, une fille d'un ou deux ans de moins que Benjamin. Elle lança :

« Salut ! Je suis désolée de te déranger aussi tôt, mais je voulais m'excuser pour hier. J'avais vraiment envie de lever la main quand tu as demandé des volontaires, mais avec Jason à côté de moi...

- Attends... Tu veux dire que tu serais prête à m'aider ?

- Bah ouais ! C'est trop tard ?

- Non pas du tout ! Mais à deux, j'ai peur qu'on ne fasse pas grand-chose de plus que seul.

- Justement ! Je ne suis pas seule ! Il y a aussi Victor et Mathias qui sont partants. »

Benjamin était aux anges. C'était inespéré ! Non pas une, ni deux, mais trois personnes étaient volontaires ! Surtout que Laura, Victor et Mathias ne l'avaient jamais vraiment embêté. Ils étaient plutôt en retrait dans la bande de Jason, et visiblement, ils en avaient assez d'être les fidèles serviteurs de ce caïd.

Après une journée de cours tout à fait banale, Benjamin rentra chez lui le sourire aux lèvres, bien qu'on l'ait insulté de tous les noms en EPS lorsqu'il avait raté sa passe. Il n'arrivait toujours pas à croire que son plan pour sauver l'immeuble allait peut-être fonctionner. Sur le chemin du retour, il commença à élaborer un emploi du temps pour les jours à venir. D'après lui, les sondages pourraient être présentés au maire de la ville d'ici deux semaines, si ses recrues étaient motivées.

Et motivés, Mathias, Laura et Victor l'étaient. Quand Benjamin arriva chez lui, il trouva les trois volontaires assis devant sa porte d'entrée, munis d'un bloc note et de stylos. Victor avait même préparé des grandes feuilles et des feutres pour faire des affiches. Benjamin, ravi, exposa son plan aux trois bénévoles, qui étaient en accord avec tout ce qu'il disait.

Dix minutes plus tard, les quatre adolescents se trouvaient devant la porte d'un des habitants, et s'apprêtaient à lui faire signer une pétition. La porte s'ouvrit sur un homme d'une cinquantaine d'années, qui n'avait visiblement pas pris la peine de se coiffer. Il portait une chemise à carreaux toute fripée et un vieux jean sale et troué.

« C'est pour quoi ? grogna-t-il.

- Nous venons vous faire signer une pétition pour empêcher la destruction de l'immeuble. Si nous récoltons la signature de tous les habitants de l'immeuble et de la plupart de nos voisins du quartier, nous présenterons cette feuille à la mairie.

-Parce que vous croyez que ça va marcher...Mais bon, si ça peut vous faire plaisir ! »

Benjamin et ses recrues sonnèrent chez la personne suivante encore plus motivés que tout à l'heure. Ils ne pensaient pas commencer aussi facilement !

Au bout d'une heure, ils avaient fini de faire le tour de l'immeuble. Sur les cinquante portes auxquelles ils avaient toqué, ils avaient reçus 43 signatures, et les sept manquantes étaient dues à l'absence du locataire. Ils avaient même réussi à faire signer la pétition par les parents de Jason. Cela dit, toute personne sensée préférerait être d'accord avec l'ennemi de son fils que de se faire déloger.

Le lendemain, Benjamin partit au collège un quart d'heure plus tôt que d'habitude afin de pouvoir sonner une nouvelle fois chez les locataires absents la veille. Il fut rejoint au bout de quelques minutes par Mathias et Victor et les trois garçons réussirent à obtenir cinq nouvelles signatures. Malheureusement, il leur en manquait toujours deux, et sans ces soutiens, la pétition ne serait pas convaincante.

Après une nouvelle journée de cours, Benjamin décida d'aller trouver le concierge pour lui demander le numéro des deux habitants introuvables. Après avoir réexpliqué une bonne dizaine de fois au vieil homme pourquoi il avait besoin de ces précieux numéros, il put enfin sortir de sa loge pour passer ces deux appels. Ce devait être son jour de chance car les personnes lui répondirent. La première, une femme d'une trentaine d'années, travaillait dans des bureaux en banlieue et devait donc partir tôt le matin pour arriver à l'heure. Elle lui conseilla de passer le dimanche suivant, son jour de congé. La deuxième personne était malheureusement un retraité en voyage aux Caraïbes, qui n'était même pas au courant de la destruction de l'immeuble. Il promit de signer la pétition à son retour ... dans deux semaines.

Certes, le chantier commençait dans plus d'un mois, mais Benjamin craignait que rendre la pétition dans deux semaines ne soit déjà trop tard. Cependant, préférant s'occuper des choses qu'il était en mesure de faire, il passa chercher Victor, Laura et Mathias pour passer à l'étape suivante de son plan : faire signer une pétition qui s'adressait aux personnes extérieures à l'immeuble.

Ils avaient prévu de faire participer les personnes habitant à 200 mètres au maximum de l'immeuble, ce qui leur faisait quand même beaucoup de maisons. Ils décidèrent de se diviser pour aller plus vite, ainsi Benjamin partit avec Victor et Laura avec Mathias. En deux heures, le premier groupe réussit à récolter vingt signatures et le deuxième vingt-trois. Ce qu'ils n'avaient pas prévus, c'était que certaines personnes ne signeraient pas. Car certaines n'aimaient pas ce vieil immeuble sale et décoloré, et préféraient largement un bâtiment neuf et moderne. D'autres n'étaient pas là. D'autres encore « en avaient marre des gens qui viennent nous vendre quelque chose ».

Ils décidèrent donc de se fixer un objectif de deux cents signatures, ce qui était plutôt

conséquent. En en récoltant un peu tous les soirs, ils devraient réussir à avoir le compte d'ici deux semaines, soit la date de retour du retraité.

Dix jours plus tard, les quatre adolescents n'avaient pas seulement récolté les deux cents signatures ; ils avaient aussi tissé des liens entre eux. Ils passaient désormais tout leur temps ensemble et se considéraient non comme des bons voisins ou une bande, mais comme des amis. Lorsque le vieil homme rentra de ses vacances aux Caraïbes, il les invita chez lui pour prendre un verre de jus et lui raconter toutes leurs aventures. Après le long récit de leurs péripéties, Benjamin annonça qu'ils comptaient se rendre à la mairie le lendemain. Ils repartirent de chez cet homme une heure plus tard, avec une nouvelle signature, et sûrement un nouvel ami.

Mais le lendemain, lorsqu'ils présentèrent leurs pétitions au maire, ce dernier se mit à rire.

« Je suis désolé les enfants mais ça ne marche pas comme ça !

-Monsieur, nous avons mis trois semaines à récolter ces deux cents cinquante signatures, lui répondit Benjamin. Je lis des livres sur le droit depuis que j'ai sept ans, et j'en ai quinze, alors je sais comment ça marche. Je sais très bien que si vous maintenez la destruction de l'immeuble, c'est parce nous ne sommes que des adolescents. Alors j'espère que vous avez des cartons en stock, car une arrivée importante de SDF va avoir lieu. Au revoir, Monsieur le maire. »

Et il partit.

Laura, Victor et Mathias le rattrapèrent en courant. Ils étaient tous plus choqués les uns que les autres. Tout ce travail pour rien ! Pourtant, Benjamin ne semblait pas complètement anéanti. Il avait une idée.

« Les travaux commencent lundi prochain, enfin, il ne s'agit que de prises de mesure. Faisons un blocus devant l'immeuble, ainsi les ouvriers ne pourront pas entrer.

-Mais à quatre, nous n'y arriverons jamais ! lui rappela Victor.

-C'est pour cela que nous allons faire des affiches que nous allons accrocher non seulement dans l'immeuble, mais aussi dans le reste du quartier. »

Les adolescents passèrent le reste de la soirée à concevoir une affiche. Ils avaient décidé de la faire à l'ordinateur, pour que « ça fasse plus pro », comme dirait Mathias. Ensuite, ils en imprimèrent une vingtaine en grand format et encore plus en petit pour les distribuer dans la rue. Certes, cette opération leur coûta beaucoup de papier, mais ça revenait quand même moins cher que d'acheter un nouvel appartement.

Le lendemain, à la sortie du collège, Victor et Mathias distribuèrent des flyers aux élèves pendant que Laura et Benjamin collaient des affiches un peu partout, dont plusieurs dans l'immeuble. Ils réussirent même à convaincre une ancienne amie de la jeune fille qui appartenait toujours à la bande de Jason de transmettre le message à ses amis.

Le lundi suivant, Benjamin se rendit avec ses amis à l'entrée de l'immeuble. Ils n'avaient

aucune idée de combien de personnes viendraient, mais espéraient être au moins une dizaine. Ce n'était pas le cas. Au contraire, déjà une trentaine d'adolescents et même d'adultes avaient pris la décision de ne pas aller travailler pour sauver un immeuble qui n'était même pas le leur, pour certains d'entre eux. Au fil de la matinée, le groupe de manifestants doubla puis tripla, alimenté par la quasi-totalité de la bande de Jason, dont Jason lui-même. Benjamin n'en croyait pas ses yeux. Il ne savait pas si ces brutes étaient réellement venues pour sauver l'immeuble ou simplement pour avoir une bonne raison de ne pas aller en cours, mais il s'en fichait. Aujourd'hui, ce n'était pas la qualité qui comptait, mais la quantité.

Les ouvriers arrivèrent aux alentours de 11 heures, et furent étonnés de tomber sur une manifestation. Ils tentèrent de passer, mais, réalisant que c'était impossible, ils appelèrent leur entrepreneur, qui appela le maire. Ce dernier arriva sur place au bout d'un quart d'heure. Il se dirigea vers les quatre adolescents qui se tenaient à la tête du groupe.

« Vous ?

-Nous ! répondit Benjamin.

-Je vous ordonne de cesser cette manifestation immédiatement ! cria-t-il.

-Non, vous ne pouvez pas.

-Partez ou... »

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase, coupé un bruit de moteur. Il se retourna et vit le camion d'une chaîne de télévision se garer devant l'immeuble. On apprit plus tard que c'était la mère journaliste de l'un des manifestants qui avait réussi à convaincre le journal télévisé de la région de venir filmer cette scène. Étrangement, le maire retrouva son sourire habituel et accepta de discuter avec les médias.

Après plusieurs interviews et une vidéo du maire ordonnant à Benjamin de partir prise par l'un des manifestants et publiée sur les réseaux sociaux, il accepta de revenir sur sa décision. Au bout de plusieurs semaines de discussions et de réunions, il fut décidé que l'immeuble ne serait pas détruit et que les bureaux prévus seraient construits à l'entrée de la ville, sans gêner personne.

Cette affaire ne servit pas seulement à empêcher la destruction d'un immeuble. Benjamin avait enfin pu montrer qu'il n'était pas moins intéressant qu'un autre, et pour la première fois de sa vie il s'était fait de véritables amis. Il ne gagnait pas de compétitions et ne participait pas à des concerts. Il sauvait des immeubles.

Mais cette histoire n'est pas tout à fait terminée. Lorsque le maire annonça officiellement que l'immeuble ne serait pas détruit, Jason vint voir Benjamin :

« C'est vraiment sympa ce que t'as fait pour l'immeuble. On pourrait peut-être devenir amis ?

- Entre toi et moi, je crois que ça va pas être possible » répondit-il en repensant à ce dialogue d'il y a cinq ans.

Derrière la maison des Cris

de Capucine Kaelblen

Derrière la maison des Cris, c'est l'hostilité. Tout s'étendait jusque-là. C'est ce que K avait compris dès le premier jour. La maison des Cris c'était la fin, la frontière, l'ultime repère. Chaque cité a ses murailles, la maison des Cris était le premier rempart. K s'était perdu dans les vallées, les montagnes et les arbres. Il trouva la maison des Cris vide et la baptisa Miracle sans même la connaître encore. K ne connaissait ni le souffle ni l'âge de la maison. K ne connaissait rien de sa fierté et de ces caprices. K ne connaissait pas même ses murs et son bois. Pourtant il défonça la porte comme un fauve enragé. Il s'introduisit en elle, la faisant hurler. Il salit sa fraîcheur de sa mauvaise haleine. Elle, alors immobile, froide, gorgée de haine. La maison des Cris mit un temps à accepter le nouveau venu. Jamais pourtant elle ne lui pardonna. K s'en repentit. Par la suite, il implora son pardon quand elle, faisant sauter les tuiles de son toit, le laissait la tête nue au vent et au froid.

Mais leur tête à tête ne dura pas. Un matin, un cortège de trois femmes arriva. Elles étaient douces et fières. De la colline où se dressait la maison des Cris, ils redescendirent à quatre. En silence ils traversèrent des champs brûlants, rencontrèrent des ombres muettes. K parla dans sa langue : les femmes froncèrent les sourcils. Il leur raconta son histoire, ses journaux et ses mots. Il pleurait sur sa liberté. Il leur raconta comment et pourquoi il vivait sur cette colline, dans la maison des Cris. Chassé, pourchassé puis oublié.

Enfin, il questionna les trois femmes. Une marchait devant K. Il ne voyait que son dos, et avait déjà oublié les traits de son visage. La deuxième marchait derrière lui ; il ne savait encore rien d'elle. Seulement le rythme de ses pas et de son souffle rauque. La dernière ne cessait de disparaître derrière les épis et les arbres, pour revenir quelques milles plus loin, les attendant au croisement d'un chemin.

K les questionna donc. Il attendit la réponse plusieurs heures durant. Il les imita finalement et marcha en silence. Puis, au bout de quelques heures encore, ils arrivèrent. Au bout du sentier il y avait une maison, puis une autre maison, enfin un village. Les toits étaient hauts et les murs épais. Tous les volets, rouges, bleus, jaunes étaient rabattus, imperméables aux regards indiscrets de K. Les maisons étaient en deuil. Les pavés des ruelles se chevauchaient sous les pieds des maisons. Tout était étroit et sombre dans les rues, à cette heure où le soleil se cache derrière les cheminées. Pourtant, K pouvait encore sentir l'empreinte de la chaleur et de la lumière solaire maintenant enfuies. Les trois femmes et K bifurquèrent à l'angle d'un atelier de potiers vide.

Quelques maisons blanches et aveugles. Quelques pavés gris désordonnés. Quelques recoins noirs et froids. Au fond de la ruelle, entre deux maisons semblables, K aperçut une vaste étendue claire. Une place. Le soleil quitte le village par la place. Le soleil lui confie ses derniers rayons. Un foulard oublié sur le rebord de la fontaine. Partout flottaient l'ombre des jeux d'enfants et l'écho de rires. Pourtant, on pleurait.

K venait à peine de remarquer la maigre foule. Il s'approcha silencieusement de l'attroupement muet, qui lui sembla comme en deuil. Des vieillards et des enfants. Des hommes et des femmes.

Tous, tournés dans la même direction, tous, d'un regard commun, pleuraient et les larmes brûlaient leurs joues. K les contempla, fasciné.

Par la suite, il écrivit :

Ils ont des mains qui sentent la pomme de terre.

C'est tout ce que je sais d'eux. Je connais seulement l'odeur de leurs mains. Je connais seulement le goût de la pomme de terre.

Ils ont des nuques brûlées par le Soleil et par le Sel. Je ne sais rien du Soleil. Je ne sais rien du Sel. Le Soleil et le Sel, qui tourmentent les hommes et les femmes, qui rongent leurs peaux et écartent les écailles de leurs peaux.

J'écris qu'ils sont silencieux. La vérité c'est que je ne comprends pas leurs langages.

La maison venait de mourir. Le blanc de la chaux était devenu gris. La peinture des volets s'écaillait déjà. Les murs ployaient, se recroquevillaient sur eux-mêmes dans un dernier souffle. La lumière dorée la baignait une dernière fois. Son assassin s'étendait sur des kilomètres.

Un lierre démesuré, une liane immense encerclait encore le squelette de la maison. Ses robustes feuilles frémissaient encore de leur victoire. Un véritable combat s'était engagé entre la maison et la plante. Celle-ci s'était infiltrée partout, déployant ses longs bras entre les fissures de la chaux, brisant le verre des vitres, s'introduisant par la cheminée, par les dessous de porte. La maison avait vainement résisté. Comme un boa autour d'un cou, le lierre avait resserré ses branches autour des poutres, des os de la maison. Le lierre l'avait étranglée.

La maison morte, les hommes, les femmes venaient se recueillir sur le lieu du crime. Le soleil éclaira encore un instant les feuilles assassines. Puis il fit sombre. Un vent froid fouetta le visage de K, lui brûla les paupières et les joues. Le vent était salé. Tout près, dans les fondations de la maison voisine, le lierre recommençait son ouvrage sans que personne ne le vit.

Le soir, dans la taverne.

- Avant, derrière la maison des Cris, c'était l'hostilité.

- La maison des Cris ?

- Celle que tu as appelée Miracle. Celle que tu as prise de force mais qui ne t'a pas rejeté.

- Pourquoi les Cris ?

- Avant, elle était habitée par un monstre et son enfant. Maintenant, elle est silencieuse, le monstre et l'enfant sont partis avec leurs cris. Maintenant, l'hostilité est entre nos murs.

- Le lierre ?

- Oui. La liane et son Sel, qui ronge et émiette la pierre, brûle la chaux et ronge le bois. Le Soleil est allié du lierre, il nourrit ses feuilles, le fait vivre et croître.

- Brûlez-le. Brûlez le lierre. Jusqu'à la moindre petite branche, minuscule racine : brûlez tout.

L'homme leva la feuille de lierre qu'il tenait écrasée contre sa paume vers la maigre

flamme de la bougie. La feuille s'enflamma rapidement. Il la déposa devant K. Une odeur âcre de sel s'éleva. Bientôt le feu s'affaiblit : la feuille intacte était toujours d'une vitalité provocatrice. Tous soupirèrent.

- Voyez, dit simplement une femme assise plus loin.

Ils étaient des dizaines à s'être amassés dans la salle. Tous voulaient entendre l'étranger, celui que la maison des Cris n'avait pas rejeté. Au bout de trois jours et trois nuits, la maison des Cris ne l'ayant pas chassé, les femmes et les hommes du village qui voyaient et savaient tout, avaient interprété cela comme un signe. Le lendemain de la troisième nuit, K était parmi les villageois. Sans être comme eux, on lui devait respect. Aujourd'hui, pour demander à un presque-inconnu de les aider, tous avaient laissé leur fierté de côté.

- Le village meurt. Les maisons meurent. Leurs habitants avec.

- Vous ne pouvez rien d'autre contre le lierre ?

- Non. Le lierre va gagner, aucun antidote, aucune technique. Rien ne va pouvoir l'arrêter.

- Reconstruisez ailleurs.

- Construire, c'est long et ardu, lança une voix de vieillard.

- Alors partez. Il y a d'autres villages aux alentours. Quittez vos vieilles mesures, je sais que là-bas, la fin de l'été approchant, ils auront besoin d'hommes et de femmes.

- Derrière la maison des Cris, c'est l'hostilité, répondirent en chœur les dizaines de personnes présentes.

K sentit son cœur se glacer, surpris par la cohésion des villageois.

- Votre village meurt. Vous n'avez pas le choix. Si par le feu, si par la lame, le lierre ne faiblit pas, vos maisons vont y passer, une à une et vous avec. Vous-mêmes me l'avez dit. Avec la dernière maison seulement, le lierre mourra.

Leur orgueil dément les empêchait de parler, les étranglait comme le lierre étranglait leurs maisons. Demander de l'aide à un inconnu, ne serait-ce que confier la faiblesse de leur village avait été presque impossible à concevoir. Le formuler devant lui aurait dû être au-delà de leurs forces, quand bien même il en allait de leurs vies. Les villageois n'avaient plus d'autres solutions. K sentit leur infinie détresse sous leurs masques fiers. Il comprit que sans leurs maisons, tous mourraient. Il comprit dans ce silence que jamais ils ne reconstruiraient de nouveau village. Ils adoraient leurs maisons parce que désormais, eux étaient incapables d'en bâtir. Manier la faux, parler au vent et commander la terre, ils savaient. Mais construire des maisons : impossible.

- Déménager. C'est la seule solution à mon sens.

- Où ?

Tous soupirèrent. Déçus, en colère : l'étranger n'apportait que malheur en évoquant les autres, les gens de derrière la maison des Cris.

En douze jours, quatre maisons étaient mortes, pourries de l'intérieur, salées jusqu'à la moelle. Six villageois périrent avec. Dans certains esprits, partir du village ne semblait plus si absurde. Trente et un jours après l'arrivée de K, dix autres étaient tombées. On allait agrandir le cimetière. K écrivit alors tout ce qu'il put des villageois et de l'agonie de leurs maisons. Il écrivit les hurlements des voisins des maisons mortes lorsqu'ils

voyaient apparaître chez eux la première feuille. Il écrivit la persévérance inutile de la coupe quotidienne du lierre, qui repoussait chaque nuit, plus fort et plus menaçant. Il écrivit la fin du village.

Une nuit, huit maisons rendirent l'âme.

À l'aube, des dizaines de villageois, la gorge nouée et les yeux durs, se pressaient par colère et désespoir contre la porte de K. Tous l'avaient implicitement désigné responsable de leur sort. Tous avaient oublié leur fierté dans la douleur. K tenta un discours. Il fallait partir maintenant ou mourir. Trois jours pour réfléchir. Dans trois jours à l'aube, K partirait.

Durant trois jours, le village ne fut que pleurs et cris. On invoqua de vieux dictons, rappela que le monstre de la maison des Cris était des leurs, que jamais ils n'avaient franchi cette limite et s'en étaient toujours très bien porté. Mais la mort toquait à leur porte. Bientôt demain, ce seraient leurs voisins, puis eux : leur maison et leur vie.

Dans la rue, tout était silencieux, tous se soupçonnaient. La lâcheté était terriblement redoutée. On écoutait aux portes, on espionnait ses voisins par les fenêtres. K regretta la solide unité qu'il avait trouvée au village à son arrivée. Comme la pierre des maisons, elle s'était effritée, avait pourri, tuée par le Sel et par le lierre.

Trois jours plus tard à l'aube, plus de la moitié du village se tenait, baluchons en mains, devant la maison des Cris. Personne n'osait se regarder. La moitié abandonnait. Avec K, ils disparurent derrière la colline, dans un épais brouillard. Leurs traces de pas étaient à peine marquées dans le sol.

Personne ne sut ce qu'il advint d'eux une fois la maison des cris dépassée. Les villageois qui avaient choisi l'exil s'en allèrent dans le tourbillon des grandes villes, dans l'oubli.

Au village, à l'aube du même jour se fut la stupeur. Seuls étaient restés quelques villageois dans le quartier le plus fier. Le vieil homme qui avait parlé à la réunion. Un frère qui restait près de son jumeau malade. Une famille de cinq enfants. Une jeune fille enceinte et son fiancé. Un père potier et ses trois fils. Une grand-mère et ses petites filles. Quelques adolescents amoureux. Une des femmes qui avait accompagné K. Un couple de médecins poètes. Un autre couple d'âge mûr qui parlait rarement. Une femme et sa fille adoptive. Tous étaient voisins.

Avant, tous se connaissaient, se respectaient pour ce qu'ils étaient. Dorénavant, ils se fuyaient. Ils avaient peur du fantôme de leur ancienne vie, peur de ce que l'autre avait pu devenir derrière sa porte close et ses volets de bois dur. Ils avaient peur de mourir, honte d'être si peu.

Les maisons mourraient, elles communiquaient leur défaite, s'avaouaient vaincues avant même le début du combat.

Paz, la fille adoptée, fut la seule à chercher encore, la nuit comme le jour, un moyen de tuer le monstre vert. Elle chercha dans le peu de livres botaniques qu'elle possédait chez elle. Elle inventa des stratagèmes, dessina des plans de murailles. Elle tenta de noyer la plante, sans succès. Elle essaya des potions acides et brûlantes mais la peau du lierre était de cuir. Rien ne pouvait défier l'ennemi. Une nuit pourtant, l'idée lui vint. Paz et Agka sa mère, vivaient dans la maison voisine du vieil homme, Pepano. Malgré les murs épais, mère et fille entendaient depuis toujours le ronflement puissant de Pepano. Depuis enfant, Paz s'endormait bercée par le rythme lointain de la respiration

du vieillard. Jamais elle n'avait pu fermer l'œil dans le silence et redoutait avec angoisse le jour funeste de la disparition de Pepano. Elle se demanda soudain si dans le village, dans le grand monde qui l'entourait et dont elle ne savait rien, il y avait aussi quelque part quelqu'un qui s'endormait au ronflement de son voisin. Des liens inconscients perdus dans le quotidien. Mais que deviendrait Paz sans le vieil homme ? Et que deviendrait le vieil homme sans Minochka, sa voisine ennemie qu'il adorait haïr ? Et que deviendrait une ville si d'un coup quelqu'un déchirait la frêle toile qui se tisse entre chaque porte, chaque vie et chaque intimité ?

Paz pensa que même le monstre de la maison des Cris, qu'avant on appelait Dump, avait dû avoir sa place dans l'équilibre du village.

C'est dans son lit, écoutant sans entendre le souffle rauque de son voisin, que Paz eut l'idée. La nuit venant, celle-ci germa dans son esprit plus rapidement que le lierre lui-même.

Le lendemain soir, ils se réunirent chez la femme et sa fille adoptive. Agka la mère, Paz la fille. Cela faisait sept jours que K et les autres étaient partis. Tous étaient anxieux mais déguisaient leurs traits. A la fin du repas Agka se leva. En femme mûre et éloquente elle formula les pensées de sa fille :

- Ni le feu ni le couteau ne vient à bout de cette saloperie. Défions-la. Feignons l'indifférence. Ne grimacez pas à l'odeur du Sel, ignorez le frémissement de ses feuilles. Vivons comme avant, sans nous soucier de rien sauf de la terre, du soleil et des autres. Ne laissons pas la liane nous atteindre. Résistons passivement. Peut-être qu'elle se retirera comme elle est arrivée. Peut-être rêvons-nous. Nos maisons sont amies. Elles s'embrassent et se regardent. Tant que nous les habiterons, nous les ferons vivre. Tant que nous ne douterons pas des uns des autres, nous pouvons survivre. Le lierre profite de la peur, de la méfiance entre amis de palier. Il croît au soleil mais se nourrit du voyeurisme. Le lierre connaît les écoute-aux-portes. Le lierre est un écoute-aux-portes. Ce qui fait vivre un quartier, un village sont ceux qui les habitent. Nos maisons mourront toutes. Nous ne devons pas laisser le lierre s'immiscer jusqu'entre nous. Nous l'avons déjà fait. Nous avons déjà brisé un cercle de confiance en chassant Dump de la maison aux Cris, Dump qui ne faisait rien d'autre que hurler sa colère et sa tristesse aux regards de la lune. Dump avait perdu sa femme. Nous l'avons chassé parce que nous avons peur de lui, de sa souffrance. La maison des Cris a soif de la vengeance de son père et fils, de Dump, le malheureux que l'on traitait de monstre. Elle nous a envoyé le lierre, la maison des Cris s'est vengée de nous, de la mort de celui qui l'habitait et la faisait vivre. La maison des Cris veut tuer le village. Pour cela, elle envoie un étranger nous séparer. Le Sel de son lierre nous empoisonne de son amertume, nous rend secs et vulnérables. Le lierre sépare les maisons, le lierre nous divise.

En vérité Agka ne savait rien du lierre ni de la maison des Cris. Elle inventait une fable pour habiller la vérité. Ses mots avaient atteint le cœur de chacun. Ensemble, ils décidèrent enfin de résister. Résister tant qu'ils le pourraient à l'invasion du lierre dans leur quartier. Ils n'avaient pas besoin de K. Ils n'avaient besoin que de leurs maisons. Dès le lendemain, lorsqu'ils se rendirent aux champs, ils ne purent s'empêcher de remarquer que le lierre avait déjà beaucoup gagné pendant la nuit. Les maisons étaient plus faibles lorsque personne ne les habitait.

Alors, ils les habitèrent autant que possible. Ils avaient besoin de retrouver leur unité, leur confiance mutuelle. Un simple bonjour. Aider l'autre à réparer son toit. Balayer la rue commune. Essayer de se préoccuper réellement des seuls autres vivants à des milles à la ronde. Partager une mort semblable et proche, ça rassemble.

Il ne fallait pourtant pas perdre son intimité. Personne ne se sentit envahi par l'autre, tous savaient à quelle distance de chaque porte s'arrêter. Les maisons avaient retrouvé un équilibre, fruit d'une délicate alchimie.

Ils résistèrent ainsi plusieurs semaines, incapables de savoir si leur méthode contre le lierre était efficace. En vérité, tous avaient accepté leur mort depuis longtemps. Même les plus petits des enfants s'étaient résignés. Ils voulaient juste vivre un peu avant de mourir.

Tous les soirs, les voisins se rendaient dans une taverne abandonnée, près de l'ancienne place. Sans se prévenir à l'avance, ils surent progressivement le moment idéal pour se retrouver. Quelques pas dehors, parfois une simple rue à traverser. Ils jouaient aux cartes, s'occupaient des enfants, prenaient des nouvelles des souffrants. Seul dans cet endroit et à ce moment, ils osaient parler du lierre. La liane aurait pu les entendre et les comprendre. Là, tous les voisins décidèrent de ne plus jamais traverser un quartier mort ou une rue salée.

Ils oublièrent K et firent le deuil des villageois partis. Parfois le soir, dans leurs lits, ils percevaient l'odeur du Sel toujours plus présente, toujours plus proche et se demandaient s'ils avaient fait le bon choix de rester, eux et leur fierté intacte. Mais dès l'aube venue, quand ils trouvaient leurs maisons sauvées et leurs voisins en vie, ils se sentaient importants et apaisés. Ils coulaient doucement vers la mort qu'ils avaient choisie.

Dans une grange du quartier ouest encore peu touché par le lierre, ils avaient trouvé assez de victuailles pour plusieurs années, fruit d'une épargne préventive du village. Assez de nourritures pour vivre jusqu'à la fin du village. Jusqu'à la disparition de tous. La journée, ils reprenaient leur travail aux champs pour le simple jeu d'illusion. Illusion pour la liane et pour eux-mêmes. Pour se persuader que le quotidien était normal, que demain ils ne mourraient pas tous. Le couple d'âge mûr, qui avait reçu des cours de médecine, aida à l'accouchement prématuré d'une jeune fille. Le lendemain matin, elle, son fiancé et le bébé s'étaient enfuis. Le jumeau malade mourut de sa maladie. Son frère resta silencieux jusqu'à sa fin. La petite communauté ne souffrit pas de ces disparitions. Leur propre équilibre fonctionnait avec la fuite ou la mort certaine de tous. Intérieurement, on bénissait Paz de sa trouvaille. Même si celle-ci ne faisait peut-être pas réellement reculer le lierre, elle éloignait une agonie morne et insupportable. Plus de la moitié de la ville était désormais recouverte par un tapis de feuilles salées. Bientôt, personne n'alla plus aux champs. La fin était proche, l'odeur du Sel courait le long des rues, toujours plus rapide, toujours plus proche. Les parents décidèrent de ne se consacrer qu'à leurs enfants. Les amants s'aimèrent aussi fort qu'ils le purent. Les artistes créèrent plus que jamais. Les plus âgés s'autorisèrent quelques folies qu'ils s'interdisaient depuis toujours. Commença le déclin de la résistance. Sans en être conscient, tous vivaient par le prisme de leur mort proche et absolue. Ils n'ignoraient plus le lierre. Comme enroulée autour de leurs maisons, la liane avait tendu son piège

jusque dans l'esprit même des habitants. Ses feuilles commençaient déjà à chuchoter à l'oreille de chacun. Le lierre dirigeait en secret chacune des décisions. On ne pensa plus soi-même, on ne pensait qu'en vue de la mort prochaine, on était devenu esclave du lierre, bientôt on en serait la victime directe.

Jan, le médecin, aimait les mots. Un jour, après avoir chassé dans la forêt, il s'était rendu dans la maison des Cris, la maudite petite cabane de bois. Il y avait trouvé sur la table un carton à dessins rempli de poèmes manuscrits. Jan ne sut jamais si K avait délibérément ou non, oublié ces écrits. Deux écritures couraient sur le papier : celle de K et celle plus effacée de Dump. Les mots de Dump et de K le fascinèrent. Leurs poèmes sur leurs désespoirs le frappèrent en pleine poitrine. Le premier poète parlait de la sauvagerie des Hommes, le second de l'intelligence de la liane.

Jan avait peur de tout ce qui n'était pas sa maison. Il sortait rarement pour autre motif que la chasse. Après sa lecture des poèmes de K, Jan se rendit plusieurs fois par jour dans les quartiers morts. Il arpentaient les rues piquantes de Sel, visitait les maisons en décomposition pour écrire ses propres vers. Tout puait le Sel et la mort dans ces quartiers et dans ses mots. Autrefois répugné par le lierre, Jan sentait en lui une attirance soudaine et violente pour les beautés singulières de la liane. Il négligea la règle commune, il se rendit seul et souvent chez l'ennemi, dont il tomba peu à peu amoureux. Le lierre étranglait. Le lierre ensorcelait.

C'est le puîné d'une famille nombreuse qui l'aperçut un matin. Depuis son toit, le petit garçon avait clairement distingué le cadavre de Jan. Agka l'enterra dans le petit jardin du couple. Avant que le linceul ne le recouvre, tous avaient pu voir son visage. Il portait la marque du lierre et du Sel.

La veuve de Jan se fit rude. Bientôt, elle ne vint plus aux petites réunions de la taverne. Elle arrêta de saluer dans la rue et ferma ses volets durant la journée. Sa maison serait la première, de tout le quartier résistant, à mourir par le lierre.

Bientôt, la froideur de la veuve s'étendit entre tous les autres voisins. Les vieilles querelles et les messes basses refirent surface. On ne balaya plus que devant chez soi. Paz et Agka s'en désolèrent. Encore animées par quelque espoir, elles continuaient leur résistance passive à la méfiance de tous envers tous dont semblait se nourrir le lierre. Avec la mort de Jan, leur barrage contre le lierre s'était effrité avant de crouler complètement. En ruine, il laissait passer les branches de la liane. La plante s'avancait chaque jour un peu plus vers les dernières maisons vivantes.

Le matin de la mort de la maison de la veuve, tous étaient cloîtrés chez eux depuis des jours. Disparus la noble fierté, les serments de résistance et les promesses d'acharnement passif contre le lierre. Agka et Paz, un foulard sur la bouche, enterrèrent le corps de la veuve dans la terre salée. Le Sel avait déjà dévoré son visage et ses mains. Sur le lit, près de la morte, était restés les manuscrits de Dump, de K et de Jan. Paz les garda. Elle aussi lut les vers et fut touchée par leur profondeur. Elle aussi se mit à composer.

L'été touchait à sa fin, le village serait mort à l'automne. Ce fut au tour d'Agka et de Paz de s'enfermer dans leur maison. Cédant à la peur, elles aussi avaient abandonné. Agka passait ses mornes journées à attendre le lierre et la mort. Paz écrivait, levant parfois le regard vers la fenêtre. Les volets étaient toujours tirés, le jour comme la nuit. Toutefois,

elle pouvait percevoir la façade de la maison en face, à travers un trou dans le bois du contrevent. Elle voyait alors à l'œil nu le lierre croître et assassiner avec une lenteur sinistre l'ensemble du quartier.

Leurs voisins mourraient sans que Paz ou sa mère ne le sachent, sans sépulture, livrés au lierre et au Sel.

Une nuit, Agka vint voir sa fille.

- Paz, je pars. Ne m'attends pas pour dîner, il reste du ragoût. Je te ramène de l'encre et du papier.

Agka refusait que le lierre la tue. Elle avait décidé une autre mort. Paz le savait, elles en avaient longtemps discuté. Agka alla se noyer dans une rivière voisine. Un infime sentiment de victoire l'envahit lorsqu'elle sentit l'eau inonder ses poumons. Le soir même, Pepano le voisin ne ronflait plus. Dans le noir, Paz soupira.

Elle attendit la mort avec confiance. Un soir, enfin, elle arriva.

Paz mourut sur son tabouret, dans la salle à manger. Elle écrivait un poème. Sa main glissa lentement de la feuille, laissant une trace bleue sur le papier. Ses yeux étaient clos. Elle roula à terre, embrassant son plancher bien aimé.

Sur la table restaient les mots de Dump, de K, de Jan et de Paz. Des vers qui parlaient d'eux, de leurs maisons, du lierre, des hommes et de leurs assassins. Des mots écrits à l'encre, que le lierre ne savait pas attaquer, même de tout son Sel.

Avec Paz, avec la dernière maison, le lierre mourrait.



Communauté d'agglomération Paris - Vallée de la Marne
5, cours de l'Arche Guédon à Torcy 77207 Marne-La-Vallée Cedex 01
01 60 37 24 24 • www.agglo-pvm.fr